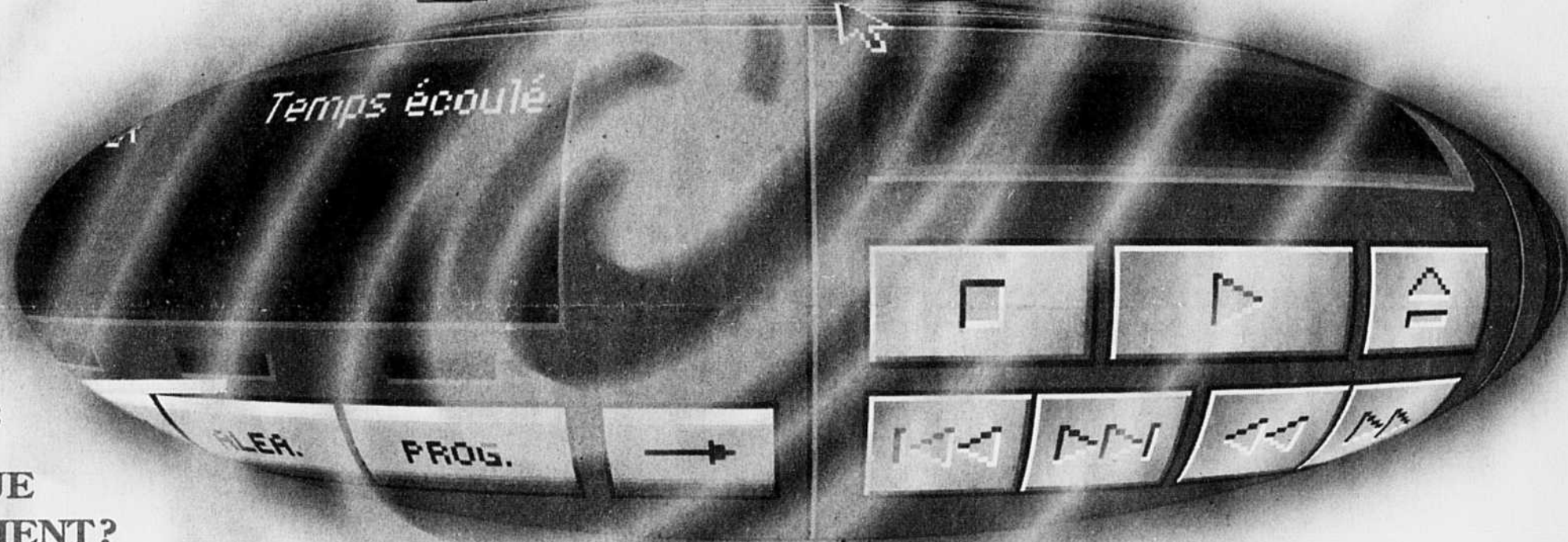


LES ARTS

L'industrie du disque

panique



DOSSIER:

LA MUSIQUE
ACOUS... COMMENT?

PAGE B 3

THÉÂTRE:

L'AFFAIRE FARAHDJ
PAGE B 8

MORT D'UNE
EFFEUILLEUSE
PAGE B 12

CINÉMA

page B 4

DISQUES

page B 10

MUSIQUE

page B 12

SYLVAIN CORMIER

Le bogue de l'an 2000? Chiquenaude. Les coupes à blanc dans la forêt boréale? Brouilles. La crise financière en Amérique du Sud? Billevesées. Les urgences débordées? Futilités. Le procès Clinton? Pffft. Les amours de Patrick Huard et Lynda Lemay? Niaiseries. A entendre les hauts cris sortant de partout depuis quelques mois dans l'industrie du disque, un seul danger menace vraiment la planète: le MP3. C'est-à-dire, plus précisément, les méchants utilisateurs pirates du logiciel de téléchargement MP3 (ou son cousin plus performant, le MP4), ce machintrucchose informatique qui permet une compression plus efficace de l'information musicale, autrement dit de copier quasi parfaitement, en prenant peu d'espace, et surtout gratuitement, des fichiers contenant les chansons de votre choix.

Le mot clé, ici, est l'adverbe: parfaitement. On n'est plus au temps bénin de la simple copie privée sur cassette du dernier Ginette Reno pour matante Huguette. On est entré de plain-pied dans l'univers du transfert audionumérique à haute vitesse et haute définition. Du parfait clonage de p'tites tonnes. Ce n'est pas de la science-fiction: au moment où j'écris ces lignes, des tas de sites Internet offrent en toute gratuité (ou en échange) le dernier Jean Leloup, le dernier Alanis Morissette, le dernier Fear Factory, le dernier Richard Abel (je blague: qui voudrait de Richard Abel?) et des tas de gens téléchargent dans leur ordinateur leurs chansons préférées, qu'ils ont tout loisir de transférer sur disque compact vierge (CD-R) à l'aide d'un graveur (on dit aussi brûleur). Le tout pour une poignée de cacahuètes pas plus grosse que celle qu'on distribue dans les avions. Le logiciel, également téléchargeable, ne coûte rien, les CD-R s'écoulent à deux ou trois dollars pièce et le prix du brûleur baisse tous les jours: à 500 \$ la machine, on approche du seuil de commercialisation à grande échelle. Le bord du précipice, selon l'industrie.

Une balle dans le pied

«Si l'apparition du disque compact a relancé l'industrie, explique Richard Pelletier, observateur assidu du phénomène MP3 et directeur des communications chez Audiogram, la plus importante compagnie de disques indépendante au Québec, l'industrie s'est tiré une balle dans le pied en mettant en circulation ses bandes maîtresses. Avec le compact, c'est la source première qui est disponible. A moins d'être un audiophile extrême, il n'y a pas de différence entre ce qu'il y a sur le support CD et ce qu'il y a en studio sur la cassette DAT [Digital Audio Tape]. Il était fatal qu'on trouve le moyen de reproduire ce support, comme tous les autres.

VOIR PAGE B 2: MP3

UN LOGICIEL, LE MP3

TÉLÉCHARGEABLE SUR INTERNET,

FAIT TREMBLER LE GÉANT

SUR SES BASES

MP3

BANQUE NATIONALE

Desjardins

Hydro Québec

Inter-Canada

Radio-Canada

PUBLICIS-BCP

17 février,
mort de Molière...
naissance du
Rideau Vert

EXPOSITION-ÉVÉNEMENT au Musée d'art contemporain de Montréal
du 14 au 19 février 1999.

ENTRÉE GRATUITE

Un 17 février...

Texte inédit de ANTONINE MAILLET
Mise en scène: Guillermo de Andrea
avec Mireille Deyglun et Claude Prégent
Costumes: François Barbeau

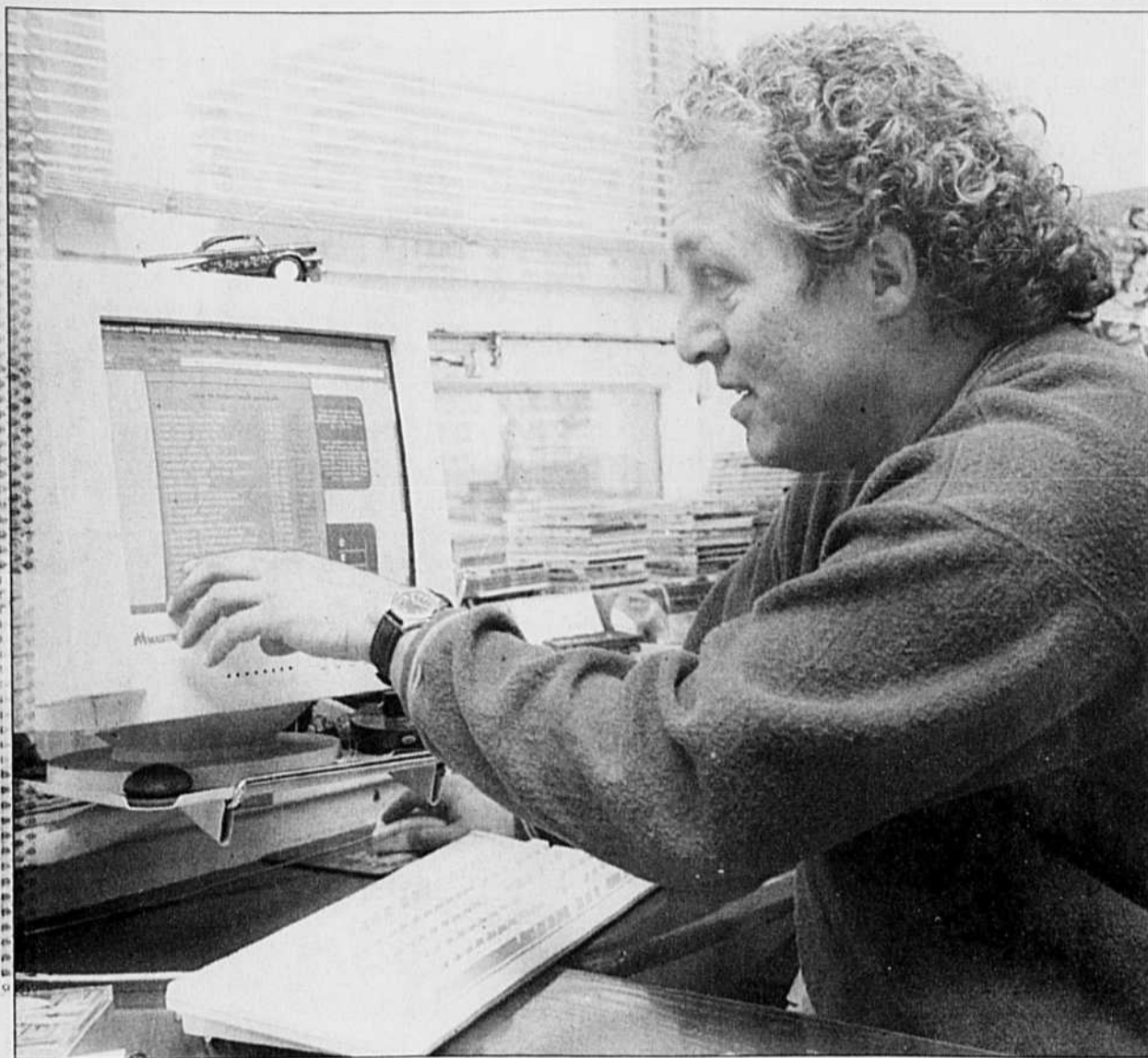
Dimanche 14 février 13h30 et 15h30
Mardi 16 février 12h30
Mercredi 17 février 12h30, 18h00, 19h15, 20h30

Jeudi 18 février 12h30
Vendredi 19 février 12h30

50 ans
à célébrer
le Théâtre

théâtre
du rideau
vert

LES ARTS



Richard Pelletier, d'Audiogram: «C'est la mentalité qui est en train de se créer chez les jeunes: une habitude de gratuité.»

MP3

Un raz-de-marée menace d'emporter l'industrie de la musique endisquée

SUITE DE LA PAGE B 1

L'industrie a réussi à empêcher la propagation des cassettes DAT. Elle a échoué avec le MP3 et les brûleurs de CD. «Aujourd'hui, ce qu'on obtient par copie MP3 n'est pas moins satisfaisant que ce qu'on vend en magasin. De là le danger, qui est réel.» Le rappeur Chuck D du groupe Public Enemy, en plus de prédire que l'industrie va «capter avant deux ans», résumait la situation dans un récent bulletin de nouvelles du Q Online, le pendant Internet du magazine britannique: «Si tu peux brûler ton propre disque pour cinq dollars, pourquoi tu en paierais douze au magasin?»

D'où les hauts cris, le vent de panique, que dis-je, le raz-de-marée qui menace d'emporter l'industrie. La semaine prochaine, lors des Rencontres professionnelles de l'ADISQ, les intéressés se poseront en atelier la grande question: «La vente de disques sur Internet et le téléchargement de la musique: encore un mythe ou une réalité alarmante?» Partout, on se mobilise, on fourbit les armes légales, on cherche la parade informatique. Pas une journée ne passe sans nouvelle escarmouche dans la guerre du MP3, relevée par les quotidiens. La semaine dernière, coup de butoir, le serveur Lycos dévoilait le premier moteur de recherche destiné aux utilisateurs du logiciel: vous voulez telle

chanson? cliquez et hop, voilà les sites qui l'offrent! L'industrie a réagi promptement, intimant à Lycos l'ordre de débarrasser sa cour des «cow-boys» qui fournissent les chansons sans permission.

Ces jours-ci, le géant informatique IBM et les multinationales du disque, Warner, BMG, EMI, Sony et Universal, annonçaient l'aboutissement d'un plan à consonance X-Files: le Madison Project, un procédé de téléchargement ultrarapide par modem câble (10 minutes pour une heure de musique) qui bénéficiera d'un système d'encodage anti-piratage. «Ce qui est certain, c'est que l'industrie va profondément changer, admet volontiers Pelletier. On ne distribuera plus la musique comme avant. On va probablement revenir au bon vieux juke-box, mais sous forme virtuelle. A la place de mettre un trente sous dans la fente, on ira commander les chansons sur Internet, et la carte de crédit sera débitée. On achètera le nombre de diffusions: à la fois, à la journée, ou pour toujours. En autant que le même service ne soit pas gratuit à côté.»

Pourquoi payer?

Sur Internet, les pirates rigolent. Payer? nous? et puis quoi encore? «La plus grave, continue Pelletier, c'est la mentalité qui est en train de se créer: une habitude de gratuité. Pour la nouvelle génération, la musique, c'est à

tout le monde. Ça passe par le câble de téléphone ou de télévision: on a accès aux stations en payant les abonnements, pourquoi l'accès aux chansons serait-il différent?» Qui plus est, combien de temps l'encodage résistera-t-il aux petits malins du pitonnage: deux jours? une semaine? Les paris sont pris, les as du décryptage se craquent dans les mains.

Quant à l'épée de Damoclès des mises en demeure et autres poursuites en justice, le jeu de cache-cache ne fait que commencer: comment débusquer les débrouillards qui parasitent les sites universitaires, les finauds qui nichent chez un serveur dans quelque pays au droit d'auteur naissant dans le flou artistique? Pelletier, conscient de toutes les entourloupettes que permet Internet, n'en démont pas: «C'est sûr que quelqu'un devra être redevable quelque part.» Lui-même envoie des courriers électroniques aux utilisateurs illicites. «La plupart retirent nos chansons de leurs listes sans problème.» Dans les cas problèmes, il promet de montrer les dents.

Pas une journée ne passe sans nouvelle escarmouche dans la guerre du MP3, relevée par les quotidiens

Portrait en pied du MP3

Cela dit, exagère-t-on? Y a-t-il un ballon de baudruche médiatique à dégonfler? Qui est l'utilisateur type du MP3? Sont-ils des millions, des milliers, des centaines, ou deux boutons à lunettes habillés en Trekkers dans leur sous-sol? Une étude fournie par le mégasite MP3.com, véritable épicerie de l'ouragan, donne l'heure la plus juste: à en juger par les 1,6 million de visiteurs du site recensés en septembre dernier, les 15 000 listes obtenues en effectuant une simple recherche sur le serveur HotBot et les palmarès du site Search-terms.com qui a déterminé que MP3 vient tout juste après «sex» parmi les mots les plus fréquemment utilisés dans les recherches, la population des usagers MP3 se compte par millions. Même chez nous, la croissance est exponentielle: en une semaine, le nombre de sites membres du «Chaînon du MP3 québécois» est passé de la trentaine à la quarantaine: on y trouve de tout, du site pur fan avec deux ou trois raretés à télécharger au site hyperactif donnant accès à plus de 400 titres (y compris le dernier album d'Eric Lapointe au grand complet).

Autant de chiffres qui ne disent pas tout: une fois les titres téléchargés, combien de copies sur compact sont disséminées pour quelques dollars entre amis, collègues ou condisciples? «J'ai des amis professeurs dans les cégeps qui me disent: Richard, il n'y a pas une classe sans un t-ctul qui grave des CD pour tout le monde.» L'ado de ma douce aimée, lui, en connaît au moins un, qui fournit les initiés à l'école secondaire de Mont-Rolland. Sachez par ailleurs que, selon la même étude de MP3.com, l'usager type est généralement mâle, instruit et âgé entre 15 et 25 ans. Le profil habituel de l'acheteur de disque, quoi.

IBM, Warner, BMG, EMI, Sony et Universal annonçaient récemment un plan à consonance X-Files pour contrer les pirates

La création menacée

En fait, la partie se joue entre deux factions: les partisans de l'Internet libre et ceux qui voudraient en faire le nouveau territoire du commerce. David Bowie, qui a fondé son propre serveur (davidbowie.com) se méfie des shérifs de tout crin et en témoignait dans un récent article du National Post: «L'Internet se définit par sa décentralisation: l'idée même de tenter d'en policer l'utilisation me semble détestable.»

Richard Pelletier renchérit. «Il y a une anarchie tripartite sur Internet. C'est vrai que ça démocratise l'accès à la musique, que des groupes peuvent s'y faire connaître. Mais il faut quand même faire attention: c'est également normal que certains profitent de cette liberté pour faire des choses plutôt dommageables pour l'ensemble de la société. Combien de copies on n'a pas vendues du dernier Jean Leloup à cause du téléchargement? Je ne sais pas. Mais je sais qu'à la longue, si les redevances ne sont pas payées, ce n'est pas seulement la compagnie de disques qui va en souffrir mais l'artiste. Surtout celui qui arrivait tout juste à faire ses frais. S'il perd 500 exemplaires sur les 2000 qu'il vendait avant, il va faire quoi? Il ne fera plus rien. Quand tout sera copié, il n'y aura plus rien de nouveau à copier.»

LUMIÈRES SUR LA CAPITALE



COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

12^e édition des PRIX D'EXCELLENCE DES ARTS ET DE LA CULTURE

Sous la co-présidence d'honneur de Monsieur Pierre Boucher, président et directeur général de la Commission de la capitale nationale du Québec

et de Monsieur Bernard Labadie, directeur artistique et musical des Violons du Roy, de la Chapelle de Québec et de l'Opéra de Québec



DES PRIX QUI METTENT EN LUMIÈRE L'EXCELLENCE DE L'ACTIVITÉ ARTISTIQUE ET CULTURELLE DE LA RÉGION DE LA CAPITALE



Le Conseil des arts et des lettres du Québec s'associe aux partenaires des Prix d'excellence des arts et de la culture pour féliciter les récipiendaires.



RYCHARD THÉRIAULT
Comédien, *Ecce Homo*
PRIX JANINE-ANGÈRES
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



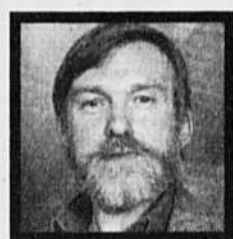
NADINE MELOCHE
Comédienne, *Agnes de Dieu*
PRIX NICKY-ROY
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT
Conceptrice de costumes, *Ironie, princesse de Bourgogne*
PRIX JACQUES-PELLETIER
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



MICHEL NADEAU
Metteur en scène, *La Mort d'un commis voyageur*
PRIX DE LA MEILLEURE MISE EN SCÈNE
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



JEAN GUY
Comédien, *La Mort d'un commis voyageur*
PRIX PAUL-HÉBERT
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



PAUL HÉBERT
Comédien
PRIX DES ABONNÉS DU TRIDENT
FONDATION DU THÉÂTRE DU TRIDENT



MONIQUE PAGÉ
Soprano
PRIX DE SCÈNE
FONDATION DE L'OPÉRA DE QUÉBEC



MARIO DUFOUR
Président, Festival de musique sacrée de Saint-Roch
PRIX HORS SCÈNE
FONDATION DE L'OPÉRA DE QUÉBEC



JACQUES LACOURSIERE
Historien, auteur et communicateur
PRIX DE L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC
L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC



MICHEL LESSARD
Auteur, *L'île d'Orléans: aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française*
PRIX DES ABONNÉS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE QUÉBEC
L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC



CLAUDE LÉTOURNEAU
Violoniste et pédagogue
PRIX DE LA FONDATION DE L'OSQ
FONDATION DE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC



PRODUCTIONS LES GROS BECS
PRIX VILLE DE QUÉBEC
VILLE DE QUÉBEC



DAVID NAYLOR
pour son exposition *La nuit*
PRIX RECONNAISSANCE
VIDÈRE



CLAUDIE GAGNON
pour son installation *Le Plein d'ordinaire*
PRIX ÉVÈNEMENT
VIDÈRE



RADIO-CANADA
Promotion de l'exposition *Rodin*
PRIX ARTS ET AFFAIRES
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DU QUÉBEC MÉTROPOLITAIN



FRANÇOIS CINQ-MARS
Directeur, Musée minéralogique et minier de Thetford Mines
PRIX DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL (PRIX FRANÇOIS-SAMSON)
CONSEIL DE LA CULTURE DE LA RÉGION DE QUÉBEC

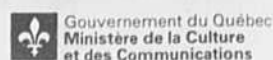


MARCEL MAROIS
Artiste licher
PRIX DU RAYONNEMENT INTERNATIONAL
CONSEIL DE LA CULTURE DE LA RÉGION DE QUÉBEC



IMAGIX MULTIMÉDIA
PRIX SODEC DE L'ENTREPRISE CULTURELLE
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES

LES PRIX ONT ÉTÉ REMIS AU CAPITOLE DE QUÉBEC, LE LUNDI 1^{ER} FÉVRIER 1999



LES ARTS

DOSSIER

C'est quoi, la musique électroacoustique?

MIDI, électronique, Dat, bandes, acousmatique, mix (ou multi) média, musique électronique ou concrète, art radiophonique, ordinateur, temps réel, montage, tant de mots qui tentent de décrire une réalité plurielle bien vivante au Québec: celle de la création qui se fait sans les instruments traditionnels, libérant l'imagination grâce à des machines reproduisant des sons ou en en produisant d'inouïs. D'où cela vient-il, qu'en est-il? Un court portrait pour stimuler l'imagination alors que s'ouvre, mercredi, la cinquième édition de Rien à voir au Théâtre de la Chapelle.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Qui n'a pas un jour perdu son latin devant le phénomène de la musique électroacoustique? Il faut dire que les compositeurs n'ont jamais beaucoup aidé la cause, inventant le vocabulaire au gré de leurs inventions sonores et de l'évolution de la technologie comme de ses utilisations, créant un jargon dans lequel eux-mêmes parfois s'empâtent et qui arrive à rebuter certains néophytes.

Il faut dire aussi qu'il y a le problème du concert. Pas de communication avec un interprète, assis dans le noir, et pas de «spectacle» visuel pour supporter l'écoute. Le public qui a l'habitude de voir guider son écoute par des gestes se trouve un peu démuné assis dans le noir, sans rien à regarder qu'un montage de haut-parleurs. Ce qu'on y gagne, cependant, c'est la possibilité de se concentrer uniquement sur le son et ses déplacements dans l'espace physique. Car les compositeurs de ce genre de musique sont passés maîtres dans l'art d'occuper tout l'espace d'une salle, de rendre tridimensionnel ce qui, aux instruments, reste dans les deux dimensions du plateau devant nous. La perspective d'écoute en est donc grandement enrichie.

Un peu d'histoire

L'idée de se servir de sons préenregistrés pour faire de la musique originale n'est pas neuve. En 1877, avec l'invention de son premier phonographe, Edison, visionnaire, entrevit comme possibilité importante de sa nouvelle machine celle de «servir au compositeur d'œuvres musicales. En faisant jouer certains airs à reculons, on

en produit d'autres, très beaux». C'est déjà le germe de la musique telle que conçue par son père reconnu, Pierre Schaeffer, en 1948, qui lui donnera le nom de musique concrète, une musique bâtie à partir de sons existants et enregistrés, manipulés sur bande magnétique.

Un autre aspect important vient jouer: celui de l'invention d'instruments électriques. Au tournant du XX^e siècle, le telharmonium ou les ondes Martenot sont les ancêtres des premiers synthétiseurs, à l'origine d'une musique faite par des instruments produisant électroniquement des sons neufs — d'où l'expression musique «électroacoustique», acoustique générée par l'électricité.

Au cours des années 50, grosso modo, deux manières de penser vont s'affronter: celle qui ne cherche que les sons enregistrés concrets, de tout ordre (instruments traditionnels, bruit de machine...) et celle qui ne travaille qu'à partir de sons générés artificiellement par des oscillateurs électriques. Rapidement, les frontières vont devenir plus floues entre ses deux tendances, chacune usant d'à peu près les mêmes techniques de travail sur la bande, sur le son. On essaie aussi d'ajouter des partitions instrumentales aux bandes; bien des interprètes vous diront la difficulté qu'il y a

à jouer une œuvre quand la bande défile, implacable, à vitesse fixe, sans rubato ni respiration. Il fallait trouver une solution.

L'arrivée de l'ordinateur va commencer à résoudre le problème. On arrive à programmer la machine pour qu'elle réponde, en temps réel (c'est-à-dire soumise aux impératifs de l'exécution), aux commandes du musicien. C'est en partie ce qu'on appelle la musique assistée par ordinateur: la machine sert tant à la composition qu'à l'exécution.

Nombreux sont les compositeurs qui, pour pouvoir utiliser les ressources techniques, vont travailler dans des studios de radio. Celle-ci va leur rendre la part belle en allant commander des œuvres écrites pour le concert puis, petit à petit, des musiques spécialement conçues pour elle, avec ses propres contingences (la radio n'a encore et toujours que la stéréophonie à sa disposition et dispose de plages de temps fixes). L'art radiophonique, une idée qui progresse beaucoup, est né. La chaîne culturelle de Radio-Canada, comme la CBC Radio Two, lui consacre de bonnes plages en fin de soirée, les fins de semaine.

La situation ici

Il est vrai qu'au départ ces chamboulements ont lieu surtout en Europe et aux États-Unis entre 1948 et 1960. Au Canada, le premier studio de musique électroacoustique voit le jour en 1959, à l'université de Toronto, suivi, en 1964, par l'université McGill. À partir des années 70, on ne compte plus le nombre de facultés de musique qui se dotent d'équipements pour la composition électroacoustique autour desquels se regroupent des compositeurs.

L'idée de se servir de sons préenregistrés pour faire de la musique originale n'est pas neuve



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le compositeur Francis Dhomont dans son laboratoire, avec ses instruments de travail.

Des écoles de pensée se forment aussi, montrant la diversité des tendances et des esthétiques. On se réclame de la pensée de Pierre Schaeffer, ou de celle de Stockhausen, de l'IRCAM, des tendances de la côte Ouest américaine... C'est un terrain fertile sur lequel se développe toute une génération de jeunes compositeurs, non plus des pionniers dans la fondation, mais des consolideurs d'un état de fait. Nombreux sont ceux — et je n'ose en nommer tant il y en a — qui reçoivent des récompenses internationales, font des stages à l'étranger et s'inscrivent dans toute la mouvance mondiale de cette forme d'art.

S'il fallait prendre un instantané de la situation, on pourrait dire qu'à Montréal se trouvent principalement deux façons de faire qui s'opposent. Une première est celle qui est dans la mouvance du travail de Francis Dhomont. L'idée musicale prime, le travail artisanal sur le son et la bande aussi. C'est l'acousmatique, un terme que le Français François Bayle définit fort bien par «une musique qui se tourne, se développe en studio, se projette en salle, comme au cinéma». L'analogie est parfaite entre les deux formes d'art: les compositeurs parlent d'ailleurs souvent de cinéma pour les oreilles.

La seconde travaille plus volontiers avec les ordinateurs. Plus expérimentale dans sa technologie, plus tributaire de l'évolution de celle-ci, elle ne dédaigne pas, souvent, de flirter avec les mouvements esthétiques postmodernes, notamment en ce qui concerne l'intégration de musiques traditionnelles ou populaires. Jean Piché ou Alain Thibault en sont de bons témoins.

Productions et concerts

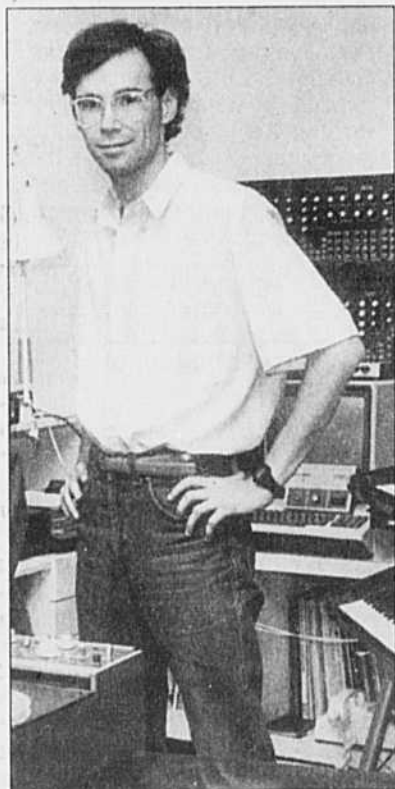
Toute marginale, voire marginalisée qu'elle soit, cette musique rejoint néanmoins un bon et fidèle public. Réseaux, avec ses mini-festivals Rien à voir..., remplit maintenant à capacité le Théâtre de la Chapelle, et l'ACREQ (Association pour la création et la recherche électroacoustique du Québec) multiplie les manifestations de tout ordre, principalement à l'Usine C, en se risquant à de nombreux projets conjoints codisciplinaires et produisant des événements spéciaux.

Assis dans le noir, avec un éclairage d'atmosphère discret, dans des dispositions de fauteuils pas toujours standard — il n'est pas rare qu'on réinvente l'aménagement des places comme la distribution des sources sonores), on se concentre sur le son, chacun

avec son bagage émotif. Le public se compose d'étudiants comme d'irréductibles de longue date, de professionnels de la confrérie et de curieux. La seule étiquette: la curiosité.

On entend alors l'interprétation d'un bande par les soins du teneur de console chargé de diffuser le son à sa disposition pour rendre aussi l'espace expressif (ce qu'on nomme *acousmonium*). Bien sûr, le son est parfois fort et certains se bouchent les oreilles pour ne pas être trop physiquement agressés. Le plus souvent, la qualité d'écoute est remarquable. Il est fascinant de comparer la différence entre cette musique entendue en salle et son écoute à la maison, où l'on perd en profondeur.

Si vous êtes curieux, vous pouvez en effet vous procurer des disques et découvrir vos compositeurs favoris. La maison québécoise empreintesDIGITALES a déjà à son catalogue un bon nombre de titres, bien documentés et originalement présentés. Une bonne façon de s'initier. La meilleure reste le concert, encore et toujours, même s'ils se font rares. Raison de plus d'aller se faire une idée de la vitalité de cette musique et surtout des musiciens qui la font.

ARCHIVES LE DEVOIR
Alain Thibault, de l'ACREQ

Une nouvelle création
du **Théâtre de l'Avant-Pays**
présentée par **la Maison Théâtre**

Texte : Joël da Silva
Mise en scène : Michel Fréchette et Michel P. Ranger
Marionnettes et scénographie : Patrick Martel
Éclairages : Claude Cournoyer
Musique : Joël da Silva
Marionnettistes : Patrick Martel, Marie-Hélène Morazain,
Louis-Philippe Paulhus et Marc-André Roy

du 10 au 28 février 1999

Les samedis COMPLET dimanches à 15 h
Supplémentaire dimanche 28 février à 13 h

la Maison
Théâtre

Billets en vente
(514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berr-UQAM
Métro Sherbrooke

514 790-1245
1 800 361-4595

BANQUE
NATIONALE

ALCAN

LE DEVOIR

TV5

La Maison Théâtre buissonnière

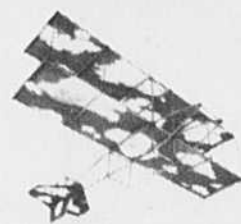
Venez voir le spectacle et
visitez l'exposition
**Des marionnettes
au théâtre**

Découvrez l'univers de la
marionnette à travers 23 saisons
de création du Théâtre de
l'Avant-Pays.

Plans, maquettes de décors,
accessoires, moules, prototypes
et patrons utilisés lors de la
construction de différents
personnages.

Foyer sud de la Maison Théâtre
jusqu'au 28 février 1999.

Repérez ce biplan !



À gagner

UN VOYAGE POUR DEUX À PARIS !

Autres prix :
des abonnements à des magazines de prestige
et des coffrets de parfums.

D'ici le 2 avril, repérez ce biplan à l'antenne de TV5.
Envoyez-nous la date et le titre de l'émission
par Internet (www.tv5.org).
par télécopieur (514-522-6572) ou par la poste à :
**Concours TV5, 1755, boul. René-Lévesque Est,
Bureau 101, Montréal H2K 4P6**

CONCOURS TV5

10 ANS LA TÊTE DANS LES IMAGES

Titre et date de l'émission

Nom Prénom

Adresse

Ville Code postal

Téléphone

Adresse électronique

2 Règlements sur notre site Internet
ou sur demande.

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

Un terrible rite de passage

Claude Miller livre avec *La Classe de neige* son film le plus noir

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quand Claude Miller a plongé dans la lecture de *La Classe de neige* — le roman d'Emmanuel Carrère qui allait recevoir le Femina —, il a ressenti l'émotion du cinéaste qui tient à son prochain sujet. Puis il s'en est voulu. Emmanuel Carrère, une vieille connaissance, lui avait fait parvenir son roman depuis belle lurette, mais Miller avait négligé de le lire à l'époque. «*Les droits doivent être déjà octroyés ailleurs*», s'est dit Miller. Mais *La Classe de neige* attendait sagement sa baguette de directeur et Carrère allait même participer à l'écriture du scénario.

Le style clinique, concis dans le roman, devait épouser un univers plus baroque où rêves et réalités allaient se répondre à l'image. On connaît la suite: prix du jury au dernier Festival de Cannes pour cette *Classe de neige* malgré une presse française ayant en partie éreinté le film. Claude Miller s'avoue habitué aux foudres de la critique. «*Depuis La Petite Voleuse, je n'ai plus la cote en France*», dit-il. Sa *Classe de neige* est mieux reçue à l'étranger qu'à la maison.

À Montréal, l'étoile Miller est bonne et la Cinémaèque consacrait cette semaine une rétrospective au cinéaste. En France, il se fait reprocher de faire partie de l'establishment. «*Quand le cinéma américain est classique, on le porte aux nues, soupire-t-il. En Europe, on vous trouve suspect. Ah!*»

Une angoisse sans nom

Aïe dit que *La Classe de neige*, davantage encore que le roman dont il est issu, inspire au spectateur un sentiment d'angoisse sans nom? Il faut dire que le thème — cette histoire d'un jeune garçon frappé par l'ombre du mal que son père porte — est présenté à travers le regard de l'enfant brisé par la découverte progressive de l'horreur familiale. «*J'ai aimé, dans le livre, la façon dont la réalité s'imbriquait insensiblement dans le rêve*», explique Miller, et j'ai poussé Carrère à développer davantage les passages oniriques au scénario. Il hésitait au début, craignant l'idée de plonger dans le fantasme, mais je l'ai encouragé à s'éclaircir.

Il tourne depuis 1976, Claude Miller: dix longs métrages seulement à sa feuille de route, dont le remarquable *Garde à vue*, *Mortelle randonnée* et un premier long métrage fort remarqué avec Patrick Dewaere à la proue: *La Meilleure Façon de marcher*.

Claude Miller parle de *La Classe de neige* comme de son film le plus noir,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Depuis toujours, le cinéaste Claude Miller aime aborder l'adolescence ou la préadolescence, cet âge de la vie où on traverse une frontière, où l'innocence se perd.

quoique bel et bien inscrit dans la lignée de ses œuvres. Depuis toujours, il aime aborder l'adolescence ou la préadolescence, cet âge de la vie où on traverse une frontière, où l'innocence se perd. «*La maturité n'existe pas, mais la perte des illusions et le commencement des compromis, oui. Mon petit héros, à travers cette épreuve d'angoisse, connaît aussi sa première éjaculation. Le film constitue un terrible rite de passage.*»

«*Si je suis spécialiste de quelque chose comme cinéaste, c'est moins de l'enfance que de la violence. La barbarie des rapports humains me fascine avant tout. J'aime montrer l'individu pris avec ses fantômes, prisonnier d'un secret dans un groupe qui joue à la normalité. En fait, tout le monde est anormal. Pour vivre en société, on a chacun besoin d'enfouir notre secret, nos marges. Alors, il y a ceux qui traversent*

la ligne et ceux qui ne la traversent pas. Comme cinéaste, la première catégorie m'intéresse bien davantage.»

Claude Miller est conscient d'entrer, à travers *La Classe de neige*, dans des zones névralgiques où le public se sent mal à l'aise. «*Parce que je touche à la violence faite à l'enfance, ce qui fait mal à tout le monde. Ce film sur les enfants ne leur est d'ailleurs pas destiné. Il a la cote "14 ans et plus", ce qui m'apparaît très justifié.*»

«*Clément Van Den Bergh, le petit acteur belge qui incarne Nicolas, est aux antipodes de son personnage inhibé, torturé, au visage blême et suant d'angoisse. C'est un petit garçon champion de basketball de sa classe, sûr de lui. Mais Clément est un comédien. Il comprenait Nicolas et le plaquait d'ailleurs beaucoup. Quant au terrible papa, il est incarné par François Roy, un comédien de théâtre qui ressemblait pour moi à M. Tout-le-monde et avait donc la tête de l'emploi. Cet homme, je lui ai fait jouer le mal, oui, mais le mal qui souffre. C'est ça, l'enfer.*»

Fracture

Pour la première fois de sa carrière, avec *La Classe de neige*, Claude Miller n'avait pas de vedette à sa distribution: ni Gérard Depardieu, ni Michel Serrault, ni Isabelle Adjani,

ni Charlotte Gainsbourg, comme à l'accoutumée. Un choix intentionnel. «*J'ai eu l'impression qu'on croirait bien davantage à l'histoire si aucune tête d'affiche n'y participait.*» N'empêche. Le cinéaste est conscient qu'arriver avec un sujet douloureux et sans star fragilise un film, coiffé ou non du prix du jury à Cannes.

«*De plus en plus, il existe une fracture entre les élites et les gens qui vont au cinéma, estime Claude Miller. Le spectateur moyen ne veut pas se prendre la tête mais cherche le pur divertissement. Le fait qu'un film récolte un prix dans un grand festival est loin d'être garant du succès populaire. Le dernier film d'Angelopoulos, palmé d'or à Cannes, a connu très peu de succès en France. Ceux qui ne travaillent pas au divertissement des gens en paient le prix. C'est parfois mon cas.*»

Le réalisateur prépare un téléfilm pour la chaîne Arte, une adaptation d'un roman de Siri Hustvedt, l'épouse de Paul Auster, qui abordera la rencontre de trois femmes dans une chambre d'hôpital. «*Il n'y a que dans une chaîne comme Arte que je peux faire des films sans pressions commerciales. En France, la télé est la partenaire du cinéma. Pas de conflit. Pas de jalousie. Il paraît que ce n'est pas le cas partout...*»

Partir...

Le Grand Serpent du monde d'Yves Dion prend (enfin) l'affiche aux Rendez-vous

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

l'autobus a un gros halo. Quand ça va moins bien, le halo est beaucoup plus faible.

Enfin! soupire le réalisateur Yves Dion, écorchant au passage les pieuses oreilles en poussant deux ou trois jurons. Son plus récent film, *Le Grand Serpent du monde*, prend bientôt l'affiche... près de cinq ans après la fin du tournage.

En résumé, la postproduction a pris beaucoup, beaucoup de temps. D'abord, le studio d'effets visuels de l'Office national du film n'était pas disponible. Ensuite, l'ONF est entré dans une période tumultueuse de son histoire et a fermé son laboratoire. Après, ce fut tout un mélémé technique, dont on vous épargne les détails, pour réaliser les effets spéciaux — un halo autour de l'autobus errant et des jeux de lumière dans une piscine où le personnage principal, nul autre que Murray Head, expurge ses colères et ses angoisses et s'abandonne à ses démons. Cinq années de travail pour un film traitant autant des jeux de séduction que de legs de la beat generation.

«*Ça va plus plaire aux femmes. J'ai de la misère à expliquer pourquoi*», lance Yves Dion, anxieux de connaître la réaction du public à son *Grand Serpent*. «*Toi, as-tu accroché, as-tu embarqué dans l'autobus?*»

L'autobus, c'est la véritable demeure du chauffeur Tom Paradise (le beau Murray Head, qui va certes plaire aux femmes). Il y passe le plus clair de son temps à rêver de partir... sur la route, comme le roman du même nom de Kerouac, qui traîne sur le tableau de bord.

Tom Paradise, début quarantaine, fréquente une fille plus jeune que lui et se laisse tenter par une autre jeune femme, Anaïs (Zoé Latraverse). Il refuse de vieillir, reste accroché à Kerouac, fume son joint quotidien et brûle d'envie de repartir à la découverte des grands paysages de l'Ouest américain. Il tient paisiblement le volant d'un univers sur quatre roues dans lequel gravitent des personnages pour le moins surprenants, le dérangé Monsieur (Gabriel Arcand) en tête. L'apparition d'Anaïs, que le chauffeur beat prend à son bord un soir quelconque, va changer la vie de Tom.

«*Il y a deux choses qui font sensiblement le même effet dans le film et qui sont habituellement des pensées que je garde dans ma tête parce que je trouve ça un petit peu trop "songé". C'est le personnage de Monsieur et le halo de l'autobus. Les deux travaillaient dans le même sens. Monsieur, c'est l'âme de Tom. Quand Tom est bien, Monsieur est bien. Quand Tom ne va pas, Monsieur ne va pas. L'autobus, c'est son désir de partir, sa liberté, sa volonté de partir. C'est difficile à voir, mais quand tout va bien pour Tom,*

Dettes morales

Le cinéophile embarque ou n'embarque pas dans la grande bagnole bleue. Mais s'il décide d'y prendre place, il acceptera sans trop de malaise l'effritement de la cloison entre le rêve et la réalité qui s'opère tout au long du *Grand Serpent du monde*. Tout intérieur, ce serpent tortueux a été écrit par Monique Proulx, la scénariste du *Cœur au poing* et du *Sexe des étoiles*.

Le Grand Serpent du monde est le dernier long métrage de fiction produit par l'Office national du film

«*C'est un film sur les jeux de séduction*», poursuit Yves Dion, qui a rencontré sa part de difficultés pour réaliser ce qui s'avère comme le dernier film de fiction produit par l'Office national du film. L'ONF a abandonné ce secteur il y a cinq ans, mais comme le *Grand Serpent* était déjà en chantier à l'époque, Dion a pu le terminer avec l'interminable délai que l'on connaît. Le réalisateur dans la cinquantaine, qui a amorcé sa carrière comme monteur — il a entre autres assemblé *Tu as crié: let me go* et *Les*

Ordres —, dit avoir contracté en cours de route un nombre impressionnant de «*dettes morales*». Certains professionnels qu'il tient en haute estime ont travaillé pour presque rien, explique-t-il.

L'une des pires difficultés fut de trouver un comédien crédible — c'est-à-dire suffisamment beau et séduisant — pour que le public puisse croire à l'histoire d'amour entre un vieux beat et une jeune femme fougueuse. «*Après 40 ans, oublie ça, la séduction*», rigole Dion. Le chanteur et comédien Murray Head était tout désigné pour le rôle.

«*Moi, quand j'ai commencé à travailler avec lui, je me suis dit: il va falloir que je me relève les manches en maudit pour être capable de le mettre à ma main, pour être capable d'obtenir de lui ce que je veux*», avoue Yves Dion. Futiles inquiétudes, Murray Head s'est comporté «*comme un charme*».

Le Grand Serpent du monde sera présenté en première mardi prochain dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois avant de prendre l'affiche, vendredi, au cinéma Parisien.

«*On va faire notre petite semaine en salle et on va oublier ça*», ironise Dion. C'est déjà mieux. «*Mettions que la phrase "Comment va ton serpent?" ou "Quand est-ce qu'on va le voir, ton film?", je commençais à ne plus être capable!*» Le film est là. Il est à prendre ou à laisser. Yves Dion en est libéré et se consacre à un autre projet, un documentaire de longue haleine suivant le parcours de trois familles d'immigrants sur... sept ans. Décidément...

Le Gone du Chaâba

un film de CHRISTOPHE RUGGIA
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
REMISTAR



EMPORTE MOI

FRANCE FILM présente une production CITÉ-AMÉRIQUE
COMPÉTITION OFFICIELLE
49^e FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE BERLIN
1999

«*Karine Vanasse est une actrice fabuleuse... Un film très maîtrisé, certainement le meilleur film de Léa Pool... J' ai beaucoup aimé.*»
Nathalie Pétrowski-CKAC

Une étoile est née: Karine Vanasse!
Louise Blanchard-
Le Journal de Montréal

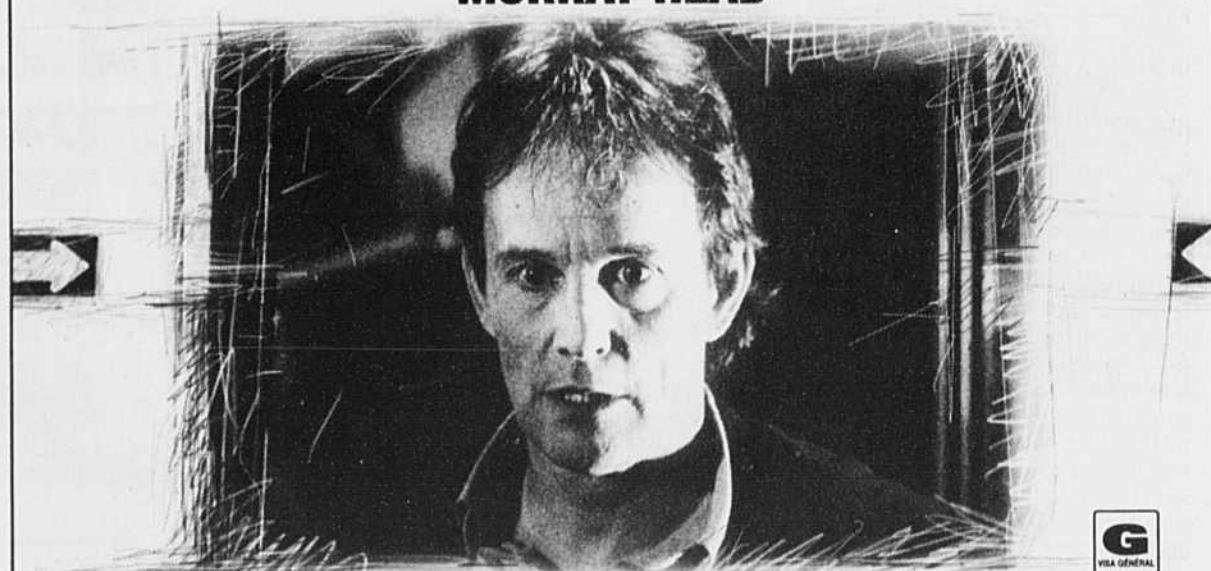
ATTENTION RÉVÉLATION!
«*Karine Vanasse nous emporte au-delà de toute espérance... Un film superbe... Léa Pool signe son œuvre la plus achevée.*»
ELLE QUÉBEC

UN FILM DE LÉA POOL
PRODUIT PAR LORRAINE RICHARD
avec KARINE VANASSE MIKI MANOJLOVIC PASCALE BUSSIÈRES ALEXANDRE MÉRINEAU NANCY HUSTON
images JEANNE LAPOIRIE décors SERGE BUREAU costumes MICHELE HAMEL montage MICHEL ARCANO son FRANÇOIS MUSY idée originale LÉA POOL scénario LÉA POOL
producteur exécutif LOUIS LAVERNIÈRE producteur délégué LOUIS-PHILIPPE ROCHON une production CITÉ-AMÉRIQUE

www.emporte-moi.com

MAINTENANT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
CENTRE LAVAL
VERSAILLES
F.P.8 GREENFIELD PARK
LES CINÉMAS GUZZO
LES CINÉMAS GUZZO
CINÉPLEX ODEON
BOUCHERVILLE
CINÉMA PINE
STE-ADELE

MURRAY HEAD



DANS
LE GRAND SERPENT DU MONDE
UN FILM RÉALISÉ PAR
YVES DION
UN ROAD MOVIE... URBAIN
SCÉNARIO
MONIQUE PROULX



ZOÉ LATRAVERSE LOUISE PORTAL GABRIEL ARCANO

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE LE GRAND SERPENT DU MONDE

UN FILM RÉALISÉ PAR YVES DION
avec MURRAY HEAD ZOÉ LATRAVERSE LOUISE PORTAL GABRIEL ARCANO ELIZABETH WALLING JEAN-PIERRE BERGERON JUNE WALLACK JACQUES LANGUIRANO
DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE PAUL VAN DER LINDEN DIRECTION ARTISTIQUE GAUDELINE SAURIOL MONTAGE MONIQUE FORTIER ET YVES DION
MUSIQUE AUDIO 2, GAËTAN GRAVEL ET SERGE LAFORÊST PRODUCTION MONIQUE LETOURNEAU SCÉNARIO MONIQUE PROULX RÉALISATION YVES DION
PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE SUPER ÉCRAN ET TÉLÉ-QUÉBEC

Précédé du court-métrage d'animation (8min.)



À L'AFFICHE DÈS LE 19 FÉVRIER



LES ARTS

CINÉMA

Une œuvre séduisante

EMPORTE-MOI

Réal.: Léa Pool. Scénario: Léa Pool avec l'aide de Nancy Huston. Avec Karine Vanasse, Alexandre Méridieu, Pascale Bussières, Miki Manojlovic, Charlotte Christeler, Nancy Huston. Image: Jeanne Lapointe. Musique: ECM. Au Parisien.



Karine Vanasse et Pascale Bussières dans *Emporte-moi*, de Léa Pool

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Léa Pool a signé un fort joli film avec cet *Emporte-moi*. Un joli film très Nouvelle Vague en fait, collé en cela à l'époque et au climat de l'action, le Québec du milieu des années 60, comme aux références au *Vivre sa vie* de Godard. Une vraie sensibilité parcourt le dernier Léa Pool, un regard de finesse posé sur une jeunesse qui carbure au mal de vivre. Il s'agit de l'œuvre la plus autobiographique de la cinéaste d'origine suisse. Celle-ci a transposé sa propre adolescence à l'ombre d'un père rêveur, immature, et d'une mère neurasthénique dans un Québec qu'elle n'a pas connu à l'époque mais qui fut habilement réinventé, en décors, en musique et en costumes pour les besoins du film.

Après avoir ouvert jeudi dernier Les Rendez-vous du cinéma québécois, le film ira au festival de Berlin où il est retenu en compétition. La fraîcheur et le naturel d'*Emporte-moi* nous y feront d'ailleurs honneur.

On avait pu croire ces dernières années que Léa Pool délaissait une œuvre d'intériorité pour se diriger vers un registre plus commercial. Du moins, son dernier long métrage, *Mouvements du désir* (qui date tout de même de cinq ans), avait-il paru moins inspiré, moins porté par le blues et les spleen que des œuvres lancinantes comme *La Femme de l'hôtel* ou *Anne Trister*. Avec *Emporte-moi*, Léa Pool revient à un style impressionniste et y revient de manière plus accessible, moins épurée qu'autrefois. Avec un zeste de facilité supplémentaire d'ailleurs.

Entre Montréal et Port-au-Persil où habitent ses grands-parents maternels, on y suit l'âge tendre et buté d'Hanna (l'étonnante et remarquable

Karine Vanasse). Nous sommes en 1963 et la toute jeune fille se cherche comme on se cherche à quatorze ans. Elle voudrait retenir l'attention de sa mère (Pascale Bussières), prisonnière de sa névrose, admire son professeur (Nancy Huston), qui ressemble à son actrice fétiche Anna Karina dans *Vivre sa vie*. Quant à son père (Miki Manojlovic), attachant et désespérant, poète raté, chômeur chronique, il ne peut être un repère ni pour son fils aîné (Alexandre Méridieu) ni pour son adolescente en quête d'identité, qui accumule les folies et les fugues.

L'extrême naturel des interprètes est un des grands atouts d'*Emporte-moi*. Karine Vanasse semble habiter son rôle de l'intérieur avec une sorte de flamme ardente qui vacille, brûle, se tord, menace de s'éteindre. Elle est merveilleuse de vérité, touchante et forte à la fois, pivot de cet *Emporte-moi*. Mais toute la distribution se tient debout: Pascale Bussières presque en contre-emploi, dans un rôle de retrait où elle joue de nuances, plonge en d'étonnantes zones d'ombre. Le You-

goslave Miki Manojlovic, éternel macho des films de Kusturica, s'est ici habilement glissé dans la peau plus tendre d'un poète incompris, raté, colérique, lourd de sentiments qu'il a du mal à exprimer. Quant à la romancière Nancy Huston, en un premier rôle à l'écran, celui de l'institutrice, elle compense une certaine raideur par l'humanité qu'elle dégage. A saluer aussi les prestations des jeunes Alexandre Méridieu et Charlotte Christeler, plus vrais que nature.

La force de la direction d'acteurs, comme celle du scénario, tient beaucoup au naturel de l'ensemble. *Emporte-moi* est au départ le classique film d'initiation, le passage de l'enfance à l'âge adulte avec les rites transitoires: premières règles, premiers baisers, premières révoltes. C'est le rythme, la fraîcheur des personnages, la finesse des dialogues qui donnent au film sa riche texture dans ce Québec des années 60 renaissant de ses cendres avec les inévitables musiques du temps et un montage sonore très inspiré.

Le côté cinéma-vérité épouse d'autant plus les années 60 qu'il reproduit la couleur et l'esthétique de ses œuvres-cultes, tricotant une maille à l'endroit, une maille à l'envers des scènes du film avec celles du *Vivre sa vie* de Godard, l'œuvre fétiche de l'héroïne.

Coup de cœur, donc, pour ce film qui n'est pas le plus percutant ni le plus original des films de Léa Pool mais certainement son plus intime, son plus touchant, dirigé avec un doigté de finesse et d'écoute rempli de séduction.

Coup double par ailleurs. *Emporte-moi* est présenté en programme conjoint. Le court métrage fantastique *Viens Dehors!* d'Eric Tessier, une variation biblique, le précède. Cette comédie désopilante et déchainée qui fait intervenir Lazare et Jésus témoigne du dynamisme d'une relève cinématographique qui a enfin, grâce à ce programme conjoint, l'occasion de montrer un de ses courts métrages en salle. Et un court métrage qui vaut vraiment le détour.

Un long rituel néoréaliste

L'ARRIÈRE-PAYS

Écrit et réalisé par Jacques Nolot. Avec Jacques Nolot, Henri Gardéy, Henriette Sempé, Mathilde Moné. Image: Agnès Godard. Montage: Martine Giordano. France, 1998, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

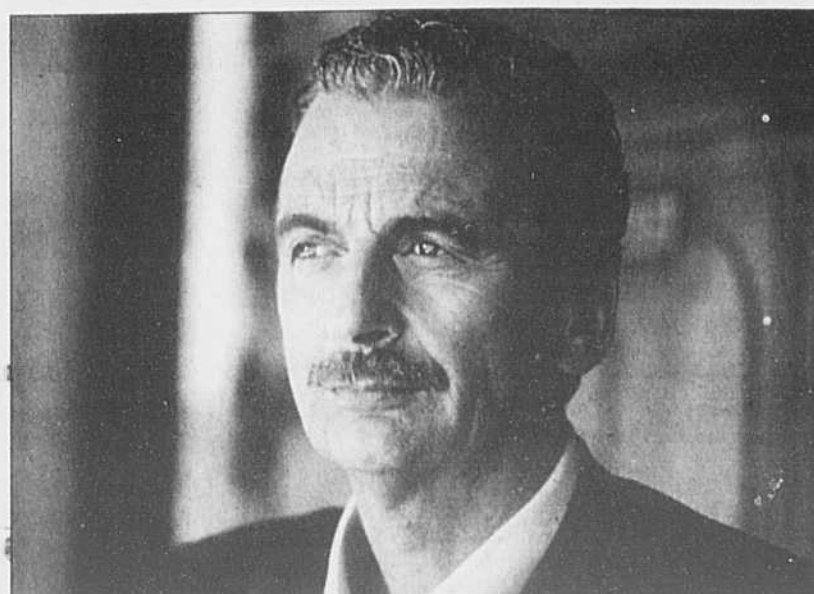
Comédien et scénariste de la marge, dont le nom s'est plus d'une fois retrouvé au générique des films d'André Téchiné (*Hôtel des Amériques*, *J'embrasse pas, La Maitouëtte*) et de Paul Vecchiali (*Le Café des Jules*), Jacques Nolot, la jeune cinquantaine, lève pour la première fois le voile sur son arrière-pays imaginaire à travers un film beau et émouvant, aux lignes épurées, en harmonie avec le cinéma des copains, mais néanmoins personnel dans sa façon d'interpréter le monde.

Jacqui, personnage central du film interprété par Nolot (qui recouvre d'un voile transparent ce récit autobiographique), revient dans son petit village du Midi, après des années d'absence délibérée, pour se porter au chevet de sa mère mourante. Des retrouvailles avec son père et son frère, jusqu'aux obsèques où voisins, oncles et tantes se mélangent en autant de souvenirs, *L'Arrière-Pays*, dans sa première partie du moins, regarde la mort venir et les rites s'en emparer: les mots d'adieu d'une mère à son fils, son dernier souffle, son corps inanimé qu'on lave et endimanche, la visite des voisins, la mise en bière, la procession jusqu'à l'église, le sermon du curé — auquel se superposent pleurs et chuchotements —, le transport du cercueil au cimetière et son dépôt dans le caveau familial. La première moitié du film fait ainsi l'illustration complète du rituel funéraire, en une sorte d'inventaire documentaire entre les lignes du

quel se profilent délicatement les fils dramaturgiques qui tisseront la seconde partie, qui ouvre son champ d'observation au village entier, à ses mœurs, ses hypocrisies, bref à ses rituels du quotidien.

De la retenue qui l'habitait jusque-là, Jacqui, au sortir du cimetière, reprend possession de lui-même, la mort agissant sur lui comme une délivrance; les rencontres qu'il fait, les intrigues anciennes qu'il soulève, réveillent en lui le gamin qui a quitté le village à 16 ans, coupé les ponts et monté à Paris vivre sa vie d'homosexuel et mettre en route ses rêves d'acteur. Les quels, réalisés, ramènent la communauté de son enfance à ses pieds, elle qui par le passé s'est montrée bigote et cruelle à son endroit.

Des scènes prenantes et impudiques émailent cette chronique douce-amère sur les villages qui tiennent lieu de prison pour les êtres différents, les rapports exclusifs et secrets d'intimité qui s'y tissent, et la famille, sorte d'innocent microcosme d'un monde qui gère sa bêtise par le haut. Hélas, la démonstration de Nolot, si forte dans la première partie, perd quelque peu de sa force à mesure que son Jacqui, play-boy vieillissant plutôt attachant, révèle soudain le visage de l'homme cynique qu'il est devenu. D'autre part, la construction devient plus boiteuse, ses ellipses gérées avec moins de doigté. Reste que les images sans complaisance et superbement éclairées d'Agnès Godard, de même que le travail rigoureux fait en son direct (chose plutôt rare dans le cinéma français), apportent au film une qualité de réalisme sidérante, que vient par ailleurs appuyer une distribution forte, composée de visages inconnus qui donnent à *L'Arrière-Pays* un petit air de néoréalisme. Un air de vérité qui l'a fait accéder au dernier tour de scrutin des Césars, où le film de Jacques Nolot a été retenu dans la catégorie du meilleur premier film.



SOURCE K FILMS AMÉRIQUE

Une scène de *L'Arrière-pays*, de Jacques Nolot

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227
Ouvert les lundis
RENCONTRE AVEC JOE BLACK (G)
ENNEMI DE L'ÉTAT (G)
LE PUISSANT JOE YOUNG (G)
LE PORTEUR D'EAU (G)
C'TA TON TOUR LAURA CADIEUX (13)
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA
18\$
VIAJOUR
TEUR
TELEPHONIQUE
2
taxes
Lacordaire
Grandes-Prairies

« Une fable des plus sensuelles. »
- Marc-André Lassier, LA PRESSE
« Une adaptation intelligente... un scénario original... un joli film. »
- Minou Petrowski, INDICATIF PRÉSENT
« Récit fascinant ! »
- Denise Martel, LE JOURNAL DE MONTRÉAL
« Pour la beauté... Chapeau ! M. Luna. »
- Régis Tremblay, LE SOLEIL

UGC YM présente
Olivier Martinez Aitana Sánchez-Gijón Romane Bohringer
La Femme de Chambre du Titanic
UN FILM DE Bigas Luna
AVEC DIDIER BEZACE ET ALDO MACCIONE
D'APRÈS LE ROMAN DE DIDIER FICQON / ÉDITIONS DU SEUIL
SCÉNARIO DE CUCA CANALS • JEAN-LOUIS BENOÎT • BIGAS LUNA
CITÉ
FAMOUS PLAYERS PARISIEN Consultez le guide-horaire des cinémas.

Les Lundis du rideau vert
Concert classique
Le 22 février à 20 h
Francine Chabot, piano
Thérèse Ryan, violoncelle
François Martel, clarinette
Fauré, Mozart, Schumann, Beethoven
Prix • régulier • : 35,00 \$
Prix • abonnés du Rideau Vert • : 28,00 \$
Prix • étudiant • : 15,00 \$
Toutes taxes incluses. Prix de groupe.
Réservations : 514-844-1793
En collaboration avec 99.5
Piano Héritage Inc.

REPRÉSENTATION SPÉCIALE CE SOIR À 19 H 00
« EXCELLENT. »
KENNETH TURAN, LOS ANGELES TIMES
« UN EXPLOIT DE VIRTUOSE ! »
JANET MASLIN, THE NEW YORK TIMES
« UN TRIOMPHE. »
MANUELA DARGIS, LA WEEKLY
« SAUVAGEMENT IRONIQUE ! »
DAVID ANSEN, NEWSWEEK
GAGNANT
PRIX SPÉCIAL DU JURY
CANNES 1998
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
NEW YORK FILM CRITICS CIRCLE •
LOS ANGELES FILM CRITICS ASSOCIATION
FÊTE DE FAMILLE
(version française de FËSTEN)
UN FILM DE THOMAS VINTERBERG
Pour le prix d'un film, voyez une représentation spéciale de FÊTE DE FAMILLE et restez pour LA VIE EST BELLE
version française version originale avec sous-titres anglais
QUARTIER LATIN DAUPHIN CENTRE ÉATON
LA VIE EST BELLE À 21 H 05 LA VIE EST BELLE À 21 H 30
À L'AFFICHE DÈS LE 19 FÉVRIER!
UN FILM DE SHOHEI IMAMURA
« À TRAVERS DES IMAGES SAISSANTES, ON COMPREND QU'IMAMURA AIT CHERCHÉ, EN PLUS DE DIVERTIR, À LIVRER UN MESSAGE. »
- LUC PERREAULT, LA PRESSE
« ÉBLOUISSANTE RÉUSSITE ! »
- ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR
LE STUDIO CANAL présente
en association avec COMME DES CINÉMAS
et CATHERINE DUSSART PRODUCTIONS "KANZO SENSEI"
un film de SHOHEI IMAMURA avec AKIRA EMOTO KUMIKO ASO
JACQUES GAMBLIN MASANORI SERA JURO KARA
KEIKO MATSUZAKA MASATO IBU SHOICHI OZAWA MISA SHIMIZU
scénario SHOHEI IMAMURA et DAISUKE TENGAN
produit par HISA LINO et YASUSHI MATSUDA montage YOSHIKAZU YAMASHITA
caméra SHIGERU KOMATSUBARA lumière HIDEAKI YAMAKAWA
son KOICHI BENITANI décors HISAO INAGAKI montage HAJIME OKAYASU
assistants réalisateurs MASAHIDE KUWABARA
une coproduction IMAMURA PRODUCTION • TOEI • TOHOKU SHINSHA
KADOKAWA SHOTEN
JAL
AFMD
ALLIANCE VIVAFILM
13 ANS +
À L'AFFICHE !
FAMOUS PLAYERS PARISIEN version originale avec sous-titres français
www.allianceatlantis.com

CINÉMA

L'amour au temps du nucléaire

BLAST FROM THE PAST

Réalisation: Hugh Wilson. Scénario: Bill Kelly et Hugh Wilson. Avec Brendan Fraser, Alicia Silverstone, Christopher Walken, Sissy Spacek, Dave Foley. Image: Jose Luis Alcaide. Montage: Don Brochu. Musique: Mark Bridges. États-Unis, 1998, 112 minutes. Cinéplex-Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Difficile d'imaginer à quel point la guerre froide fit des ravages dans l'inconscient collectif des Américains: ils voyaient des membres du KGB partout et pensaient que Lénine allait ressusciter d'entre les morts. Craignant que les Soviétiques leur expédient le même type de saloperies qu'ils avaient largués sur Hiroshima et Nagasaki, les abris nucléaires ont proliféré dans les arrière-cours des banlieues américaines dans les années 50 et 60. Cette peur irrationnelle et les égarements coûteux qu'elle a provoqués constituent l'anecdote savoureuse mais fortement diluée de *Blast From The Past* de Hugh Wilson, réalisateur bien à l'aise dans le registre comique après *The First Wives Club*, *Guarding Tess* et *Police Academy*.

Calvin (Christopher Walken) et Helen (Sissy Spacek) Webber représentent un de ces charmants petits couples de l'époque qui vivaient dans la crainte de l'extermination finale. Homme de science vaguement parano et très bricoleur, Calvin a tout prévu alors que le président Kennedy durcit le ton et pointe ses missiles sur Cuba. Ils n'ont que le temps de se réfugier dans leur abri dernier cri mais aucune bombe ne vient anéantir Los Angeles, seulement un avion qui s'écrase, comme par hasard, sur leur demeure. C'est dans ce bungalow souterrain que naîtra Adam (Brendan Fraser). Pendant plus de 30 ans, il ne verra le monde extérieur, supposément anéanti, qu'à travers le regard conservateur et nostalgique de parents qui ne jurent que par Lucille Ball et Perry Como. Le jeune homme aura tout un choc lorsqu'il quittera le «mid» familial pour s'aventurer dans la Californie d'aujourd'hui, y croisant Eve (Alicia Silverstone), qu'il considère un peu vite comme l'amour de sa vie. Eve ne croquera pas la pomme si facilement.

Hugh Wilson installe rapidement les fondements «historiques» de son intrigue pour en justifier tout le caractère saugrenu sans pour autant tomber dans le ridicule complet. Au contraire. À cette paranoïa aux débordements excessifs s'ajoutent de multiples références et blagues sur les valeurs matérialistes et dogmatiques de l'après-guerre, incarnées par un couple touchant de naïveté et tristement prévisible. Dans leur petit monde *underground*, tout a été conçu pour ne pas dépayser Calvin et sa douce moitié: leurs émissions favorites sur pellicule, une décoration en tout point semblable à leur première demeure, des étagères de conserves disposées comme dans un supermarché, etc. C'est ici que Walken et Spacek font merveille, jouant avec juste assez d'ironie des personnages d'un simplisme pathétique mais jamais dépourvus d'humour.

Malheureusement, l'appel du dehors semble trop fort pour qu'Adam y résiste trop longtemps. Cette échappée signifie ni plus ni moins la fin de notre plaisir. Le film de Wilson bascule pour adopter un ton passablement moins subtil. On suit le parcours d'un homme d'une autre époque, débarqué dans un monde dont les codes lui échappent mais qui rencontre une belle allumée qui saura lui montrer comment être au goût du jour sans perdre ses manières. Tout l'espace est occupé par deux acteurs sans envergure, Brendan Fraser (*George of the Jungle*, *Encino Man*) et surtout Alicia Silverstone (*Clueless*, *Batman & Robin*), pour qui le simple fait de dire ses répliques semble un effort. Tous les clichés de la comédie romantique y sont, mais rarement servis avec talent; l'issue apparaît aussi prévisible qu'inévitable sans que les embûches et les détours soient ingénieux à défaut d'être amusants.

Alors qu'il utilise les mêmes stratégies que ceux, parfaitement maîtrisés, vus dans *Pleasantville* et *The Truman Show*, Hugh Wilson les laisse vite tomber en même temps qu'il abandonne Calvin et Helen à leur triste sort; de leur côté, Adam et Eve s'épouvantent dans un Los Angeles qui n'a rien de paradisiaque. À les voir s'agiter avec tant de facéties, on en vient à souhaiter la renaissance du communisme.



PETER SOREL/NEW LINE CINEMA

Une scène de *Blast From the Past* avec Alicia Silverstone et Brendan Fraser

Surprises, désillusions et autres Courtney

MARTIN BILODEAU

Après trois productions européennes de haut vol (*Au revoir les enfants*, *Milou en mai* et *Dama*), *Vanya sur la 42^e Rue* marquait pour Louis Malle (dont ce fut le dernier film) un retour en Amérique, mais surtout un retour à un cinéma minimaliste et économique, dont *My Dinner with André* constituait le sommet. Enfin disponible en version française (à défaut d'une version sous-titrée qui l'aurait mieux servi), *Vanya* constitue le prolongement, sinon le contrepoint, de *My Dinner with André*.

VANYA SUR LA 42^E RUE

★★★ 1/2

Une troupe d'acteurs se réunit dans un théâtre abandonné de la 42^e Rue à New York. Ils y répètent *Oncle Vanya*, du dramaturge russe Anton Tchekov, sous l'œil attentif du metteur en scène André Grégory (le André de *My Dinner...*) et de quelques spectateurs. Cette pièce, qu'ils joueront sans interruption, raconte la vie d'une famille de riches planteurs de la Russie d'avant la révolution. Ses membres se déchirent, cachant mal leur désillusion politique et leurs trahisons mesquines, tandis qu'entre le pauvre et lucide Vanya (Wallace Shawn) et la nouvelle épouse de son frère (Julianne Moore) s'établit un dialogue qui conjugue amour et désillusion.

Dévouée à la pièce de Tchekov (traduite par le cinéaste et dramaturge David Mamet), la mise en scène de Malle est constituée d'une panoplie de gros plans éclairés comme des tableaux du peintre de La Tour. Dissimulant ainsi l'effet théâtral, le film privilégie le verbe à l'état brut. Les habits de ville des acteurs et les accessoires anachroniques ne nuisent d'ailleurs jamais à l'authenticité du drame. Le lieu — un théâtre en ruines datant du début du siècle et englouti par la faune urbaine — et le texte de Tchekov sont contemporains et évoquent tous deux la mélancolie d'un univers de promesses



SOURCE NORSTAR ENTERTAINMENT

Une scène de *Vanya sur la 42^e rue*, de Louis Malle

non tenues. *Oncle Vanya*, homme agri qui fait la synthèse de ces désillusions, est interprété par l'excellent Wallace Shawn, qui donne la réplique à une Julianne Moore qui annonçait déjà toutes les promesses qu'elle tient aujourd'hui.

ROUNDERS (DERNIER

TOUR DE TABLE)

★★★

Avec *Rounders*, John Dahl efface le mauvais souvenir d'*Unforgettable*, son film précédent, et nous réconcilie avec les films de jeunesse de ce spécialiste du néo-film noir (*Red Rock West*, *The Last Seduction*).

Réflexion inspirée sur l'amitié et la chance, le jeu et le hasard, *Rounders* propose également un duel musclé entre la passion et la raison, duel raconté à travers l'amitié de Mike (Matt Damon) et Worm (Edward Norton), le premier *gambler* repent, le second voyou étourdi, endetté et pourchassé par ses créanciers, qui obligera son pote à reprendre sa place à la table de poker pour l'aider à sauver sa peau.

On reprochera au film sa morale un peu carrée, qui sert de détonateur à une intrigue musclée où les joutes de poker, illustrées par des champs-contrechamps étouffants et admira-

blement filmés génèrent un climat de tensions parfois insoutenables.

Matt Damon, qui a imposé sa car-

rrière d'athlète et son air de «*all american boy*» — qu'il incarne jusqu'au symbole dans *Saving Private Ryan* —, défend ici de véritables qualités d'acteur à travers ce personnage faillible et honteux de l'être. Pour sa part, Edward Norton campe un irresponsable avec une roublardise de laquelle transpire tout son désespoir et celui du film. Un film qui se termine sur une note joyeuse, autant dire discordante.

KURT & COURTNEY

★★ 1/2

Le documentaire *Kurt & Courtney*

fait le récit en flash-back d'une histoire d'amour très «fin de siècle». Un cocktail affreusement cynique sur l'argent, la célébrité, les sentiments et la drogue, une révision de *Roméo et Juliette* par les frères Grimm, dont l'explosion a laissé des marques indélébiles dans le monde du show-business. Parti avec l'idée de faire le portrait posthume de Kurt Cobain, leader du groupe grunge Nirvana qui s'est enlevé la vie dans sa résidence de Seattle en 1994, le documentariste britannique Nick Broomfield s'est rapidement fait mettre des bâtons dans les roues par sa veuve Courtney Love. L'opposition de la chanteuse était d'ailleurs d'une ténacité telle qu'elle a amené Broomfield à retrousser ses manches et à foncer vers l'ennemie, à disséquer ses rapports de couple, renforçant du même coup l'image de martyr de Kobain.

Le combat du cinéaste se fera cependant au prix du film, livré aux soubresauts juridiques et financiers qu'il occasionne, ainsi qu'aux témoignages parfois troublants mais souvent peu crédibles des proches du couple. Cette addition d'aveux et de moments cocasses aboutit à un documentaire étrange, incomplet, brouillon, mais néanmoins fascinant.

SHOOTING FISH

★★ 1/2

Second long métrage de l'Anglais Stefan Schwartz, *Shooting Fish* est une comédie sans prétention, pleine d'idées et de gags désopilants, invraisemblable jusqu'au bout et confuse par endroits, qui raconte les aventures de deux Robin des Bois londoniens (Dan Futterman et Stuart Townsend) déterminés à enrichir deux orphelins (eux, en l'occurrence), avec l'aide d'une troisième laronne (Cate Beckinsale), qui force sa complicité. Un film charmant et bien intentionné, qui brasse sa petite histoire sans trop d'éclaboussures, prend quelques raccourcis narratifs effrontés et passe par les escalas sentimentales d'usage. Un p'tit bonbon enveloppé.

Pierre **Légaré**

rien

3^e SÉRIE DE SUPPLÉMENTAIRES

4.5.6 mars

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Billets PDA / 514 842 2112 et Admission / 514 790 1245

Made in Title

70s 21:29:30

MARIE-CLAIRE SÉGUIN

...et Butterfly

CE SOIR 13 FÉVRIER À 20h00

CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE-DES-ARTS SUPPLÉMENTAIRES DU 17 AU 20 FÉVRIER À 20h00

BILLET EN VENTE À LA PLACE-DES-ARTS 842-2112 ET SUR LE RÉSEAU ADMISSION 790-1245

Cinquième salle Place des Arts LE DEVOIR SORC

EN TOURNÉE : MARS 5 : Chateauguy, 6 : Terrebonne, 19 : Granby, 25-26 : Québec, 27 : Sept-Îles, 28 : Baie-Comeau

ÉTIENNE DAHO

LES ENFOIRÉS

DERNIÈRE ÉDITION AVANT L'AN 2000

CHOEURS D'ENFOIRÉS au grand cœur

Enfoirés ! Depuis Coluche, ce n'est plus un cri de rage, c'est un cri du cœur. Son spectacle au profit des Restos du cœur est aujourd'hui une soirée-culte. À l'affiche : Jean-Jacques Goldman, Serge Lama, Roch Voisine, Patrick Fiori, Garou, Patricia Kaas, Patrick Bruel, Renaud, Vanessa Paradis, Maxime Leforestier, Anggun, Véronique Sanson, Étienne Daho et une foule d'autres vedettes.

CONCOURS TV 5

Un voyage pour deux à Paris à gagner ! Repérez l'avion à notre antenne.

CE SOIR 19 h 30

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

Magouille, manipulation, multiculturalisme

La Licorne propose *L'Affaire Farhadi*, de Rahul Varma, mise en scène par Jack Langedick avec la collaboration de Paul Lefebvre. Celui-ci promet un rythme rapide, de l'humour acide, de la magouille et des manipulations sur fond de conflits interculturels. «[La pièce] pose des questions complexes à partir de l'actualité, d'un cas très simple à la limite. Elle parle du multiculturalisme, bien sûr, mais elle fait beaucoup plus: elle rassemble des causes progressistes, les oppose et les place même en contradiction.»

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Montréal, la ville aux cent solitudes, aujourd'hui. Un homme frappe son épouse une nouvelle fois. Cet homme s'appelle Shapoor Farhadi. D'origine iranienne, il espère obtenir sa citoyenneté canadienne. Sa femme, Shazia, est d'ascendance indienne. La police intervient. Une travailleuse sociale d'origine haïtien-

ne intervient. M. Moolchand s'en mêle. M. Moolchand est Indo-Canadien. Il milite contre le racisme et il a des ambitions politiques. Il exige donc une enquête pour prouver que Shapoor Farhadi est victime d'un complot raciste. Les médias interviennent. Le président de la Fraternité des policiers intervient. Les politiciens s'en mêlent. Et l'affaire s'embrouille.

C'est *L'Affaire Farhadi*, de Rahul Varma. La pièce prend l'affiche cette

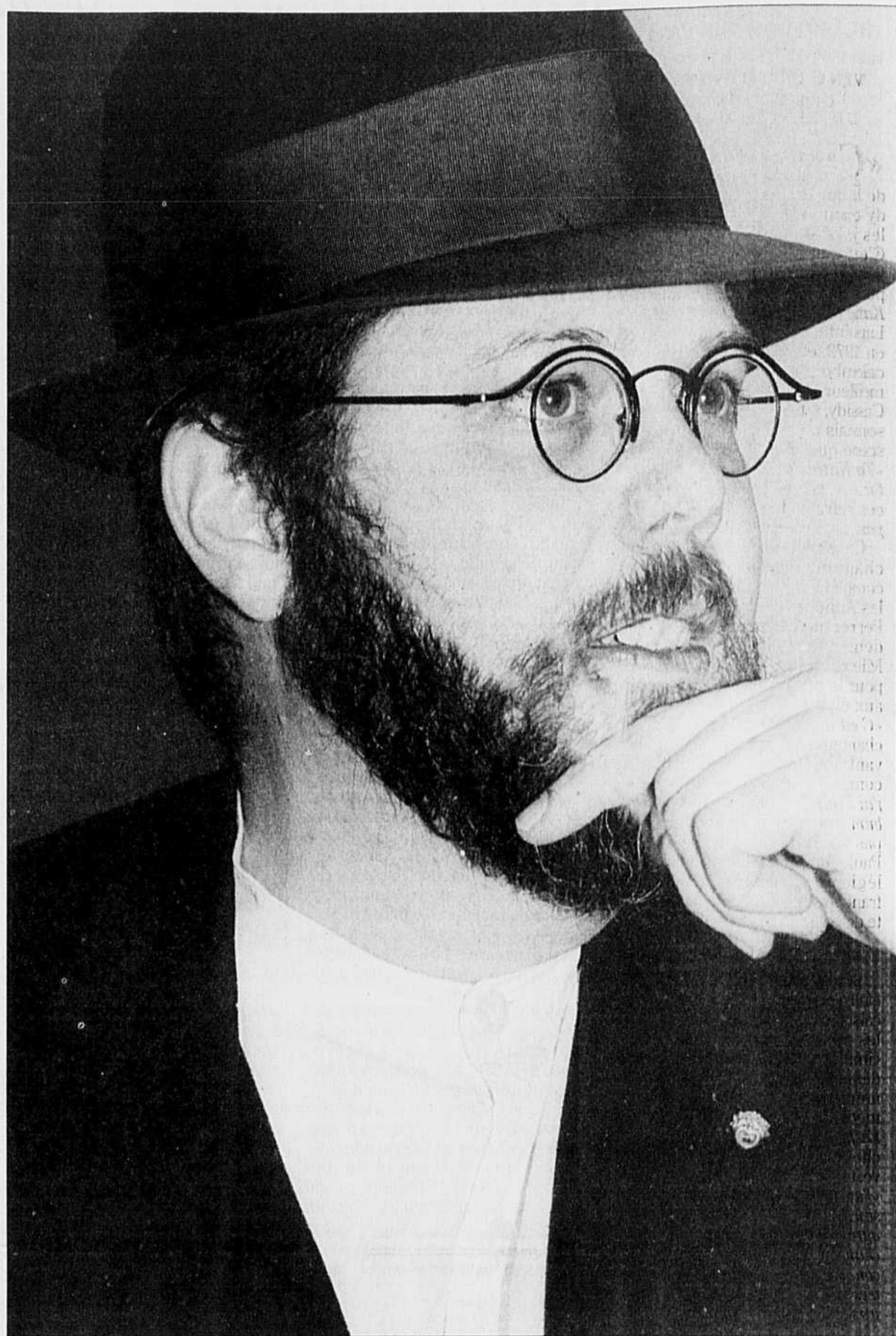
semaine à La Licorne, à Montréal. Varma est né en Inde en 1952. Il habite Montréal depuis l'année des Olympiques. On lui doit une dizaine de textes pour les planches et la création, en 1981, du Teesri Duniya Theatre (TDT ou le «Théâtre du Tiers-Monde», en hindoustan). La compagnie a déjà réalisé une vingtaine de productions en indoustan et en anglais. *L'Affaire Farhadi* est la première production du TDT en français.

Logiciel de traduction

Counter Offense, la version originale, mise en scène par Jack Langedick, a été créée à Montréal en 1996 et reprise avec succès l'an dernier, au théâtre Du Maurier du Monument-National. C'est là que l'a vu Paul Lefebvre, sans savoir que quelques mois plus tard l'équipe du TDT allait faire appel à lui pour recréer *Counter Offense* en français. A la fois pour commenter la traduction (de Pierre Legris) et ajuster la mise en scène. «*À la création, il y a eu beaucoup de travail de réécriture, mais Jack [le metteur en scène] a même demandé à Rahul [l'auteur] d'écrire sa deuxième version en profitant des répétitions*», explique le touche-à-tout du théâtre, ancien directeur artistique de la salle Fred-Barry, metteur en scène, traducteur, professeur et même ex-critique (personne n'est parfait). «*L'équipe a donc choisi de travailler encore de cette façon pour la version française et j'ai été utilisé comme une sorte de logiciel de traduction...*» La nouvelle troupe (Michel Daigle, Jean-Guy Boucher, Cas Anvar, Micheline Dahlander, Prasun Lala, Mireille Métellus, Ivan Smith et Ranjana Jha) a même répété comme le veut la tradition anglophone, pendant trois semaines intenses plutôt qu'à temps partiel pendant six semaines.

So what? N'est-ce pas le résultat qui compte? «*Tout ça n'est pas anodin. loin de là*, répond Paul Lefebvre. *L'avantage du travail en équipe, de manière intensive, est évident dans le résultat: ça a donné un spectacle dont la structure narrative et scénique est extrêmement complexe.*» Il cite alors comme preuve la quarantaine de séquences et plus jalonnant l'heure et demie du spectacle. «*La structure donne un mélange très intéressant d'éclatement et de cohésion.*»

Paul Lefebvre est aussi très impressionné par le propos de la pièce. «*Elle pose des questions complexes à partir de l'actualité, d'un cas très simple à la limite*, poursuit-il. *Elle parle du multiculturalisme, bien sûr, mais elle fait beaucoup plus: elle rassemble des causes progressistes, les oppose et les place même en contradiction.*» Rahul Varma ose par exemple remettre en cause le cliché voulant que seule la culture dominante soit ou puisse être raciste. Il rappelle



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Paul Lefebvre, ex-critique au *Devoir* devenu touche-à-tout du théâtre, s'est concocté une tête de circonstance, mi-rabbinique, mi-islamique, pour aider à diriger le spectacle *L'Affaire Farhadi*, sur fond de multiculturalisme à Montréal de nos jours.

aussi que les individus peuvent manipuler les idéologies ou les bons sentiments, dans leur propre intérêt, tout en croyant profondément à ces idéaux.

Comprendre des mécanismes

Un des titres provisoires de la pièce a d'ailleurs été: *L'Ascension de monsieur Moolchand*. «*Comme je disais aux comédiens, Moolchand, c'est le Mario Dumont du multiethnisme*, commente alors le logiciel MacLefebvre. *Il a 30 ans et il est membre de la Commission des droits de la personne. Il s'implique dans cette cause et finit par traiter son témoin principal d'imbécile, d'Iranien typique et de tête de chèvre.*»

Tout de même, *L'Affaire Farhadi* ne copie pas à l'identique *Counter Offense*. L'«adaptation» a obligé la bande francophone à repenser les situations, à redéfinir les conventions, à replanter les arbres généalogiques même: la travailleuse sociale haïtienne était jamaïcaine à l'origine; Shazia, la femme battue, est une enfant de la loi 101 mais elle parle anglais avec son mari; M. Moolchand s'exprime dans un excellent français scolaire. «*La version française est tout simplement une poursuite du travail de création*», résume encore Paul Lefebvre.

On comprend donc que *L'Affaire Farhadi* est sans didactisme, mais aussi et surtout sans complaisance, réconfort ou solution. L'anti-jasmine,

quoi, un antidote à la série télé «politiquement correcte» jusqu'au bout des revolvers. A preuve, cette réplique de la travailleuse sociale d'origine haïtienne: «*Vous avez faite toute c'te mardelà juste pour avoir une couple de Christ d'éthniques dans la police!*»

Lefebvre approuve l'opposition jasmینیenne mais propose la sienne propre, entre *La Femme juive*, de Brecht, et *La Liste de Schindler*, de Spielberg. «*Comme la pièce de Brecht, celle de Varma permet de comprendre des mécanismes. Elle met à plat, représente des choses, tout en respectant la complexité des relations humaines. La pièce représente par exemple les enjeux politiques d'une situation sans exclure la complexité des motivations de chacun des personnages.*»

USINE C

présente

«L'incroyable travail de Burkett, par sa qualité et sa densité, est devenu au fil des ans une nécessité pour tous ceux et celles qui s'intéressent moindrement au théâtre»
Village Voice, New York

«Une production marquante, aussi satirique que dérangeante, aussi crue que raffinée»
La Presse, Montréal

TINKA'S NEW DRESS

RONNIE BURKETT THEATRE OF MARIONETTES
Créé et interprété par RONNIE BURKETT

DU 23 AU 27 FÉVRIER - 5 SOIRS SEULEMENT !

À NE PAS MANQUER EN VENTE DÈS MAINTENANT

USINE C : 521-4493
Admission : 790 1245

CARBONE 14

Les Âmes mortes

de GILLES MAHEU

«Magritte rencontre David Lynch dans cette extraordinaire production de danse-théâtre de Carbone 14.»
The Irish Herald, Dublin 1997

«Les Âmes mortes hantent par la beauté, la force de l'univers qu'elles recèlent.»
Le Soir, Bruxelles 1996

«Pas une seconde ne se perd en compagnie de cette troupe hors du commun et on ne se dit jamais que la vie est ailleurs.»
Le Devoir, Montréal 1996

«... il en émane cette émotion bousculante et pénétrante qui fait les souvenirs de théâtre de longue garde.»
Le Soleil, Québec 1996

10 SOIRS SEULEMENT ! COMPLET LES 16-17-18 FÉV.

9 au 20 février

USINE C

EN VENTE DÈS MAINTENANT

Gaz Métropolitain Réservations : 521-4493
Admission : 790-1245

Hydro Québec présente

DES SOURIS ET DES HOMMES

de John Steinbeck

«Un très grand numéro d'acteur qu'il offre au public (à propos de Pierre Lebeau qui incarne Lennie).»
Raymond Bernatchez La Presse

«Une œuvre forte et prenante.»
Dominique Lachance Le Journal de Montréal

Traduction : **Ivan Bienvenu**
Mise en scène : **Pierre Collin**

Du 27 janvier au 20 février 1999
jeudis et vendredis à 20 h, samedis à 16 h (matinées en semaine, 10 h 30 ou 13 h 30)

Pour jouer ce duo contrasté que forment Lennie et George
Pierre Lebeau et Alexis Martin
entourés de
Béatrice Bonifassi, Gary Boudreault
Michel Charette, Benoît Girard
Marco Ledezma, François L'Espérance
Julie McClemens, Stéphane Verdier et Paul Savoie

Concepteurs :
Linda Brunelle, Benoit Charest, Olivier Landreville
Line Noël et André Rioux

2 DERNIÈRES
Aujourd'hui et samedi 20 février, 16 h

Billetterie : 514 253-8974

BILLETS 514 790-1245 1 800 361-4595

DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Papineau ou Viau, autobus 34 Ple 1X, autobus 139 com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

LES ARTS

À QUÉBEC

La fan à Bobby

Paule-Andrée Cassidy chante en se souvenant de sa formation de comédienne

VINCENT DESAUTELES
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

de précis pour l'auditeur. L'écoute est plus neuve quand la chanson est inconnue. A reprendre des grands succès, j'aurais l'impression de faire de l'animation... Je ne me casse pas la tête pour dénicher des chansons obscures, mais il faut que je puisse apporter quelque chose de plus par mon interprétation. Brel chante Ne me quitte pas magnifiquement; je ne vois pas ce que je lui apporterais d'autre.

Il y a toujours eu un lien tenace avec le théâtre, dans le travail de cette chanteuse qui pensait d'abord devenir comédienne. «Je veux me projeter dans mes chansons, projeter quelque chose qui me ressemble», explique-t-elle aujourd'hui. On le constate aisément à la voir sur scène ou même à l'entendre sur disque: les personnages qui habitent son répertoire prennent littéralement vie parce qu'elle ne se contente pas de les chanter, elle les joue comme au théâtre. Quand, chez bien des interprètes, l'intention rime avec dépression, quand les émotions se limitent aux amours déçues («Mettre de l'émotion, mettre du cœur, on dirait que ça signifie se plaindre! Les yeux se plissent, le front aussi, la voix s'étrangle», s'étonne-t-elle), Paule-Andrée Cassidy a au moins le mérite d'élargir le spectre.

Un rien «rive gauche»

Ses personnages, évidemment plus souvent féminins que masculins, passent de l'amoureuse à la coquine, de la petite oie à la grande dame et proposent dans l'ensemble un portrait de femme un rien «rive gauche», mais riche et diversifié.

Paradoxalement, ce parti pris de jouer les textes des chansons vient de l'inconfort que ressentait Paule-Andrée Cassidy à assumer le rôle de chanteuse. Quand elle était étudiante



Paule-Andrée Cassidy (à droite) et ses musiciens

au Conservatoire d'art dramatique de Québec, l'aspirante comédienne ne manquait pas une occasion d'en pousser une. «Je me garrochais, confesse-t-elle. Je voulais être comédienne mais j'étais folle de la chanson.» Sans véritable formation musicale, Paule-Andrée Cassidy se voyait mal glisser dans la peau d'une chanteuse, même lorsqu'elle montait ses

premiers tours de chant. De plus, sa formation en art dramatique déformait sa vision de la chanson: «Ça me posait un problème chaque fois que j'arrivais au refrain: comment l'aborder différemment? Comment ne pas me répéter? Je défendais un texte avant tout. Il me fallait justifier que je répète, ne fût-ce qu'un refrain, alors je prenais le temps de construire une interprétation, je me penchais sur ce qui se passait dans la chanson. Je me sentais plus à l'aise ainsi, je trouvais plus légitime de défendre une belle histoire», de confier la chanteuse.

Aujourd'hui, dira-t-elle, cela lui vient naturellement. Et depuis un spectacle qu'elle a consacré au tango, ou la barrière de la langue l'obligeait à revoir cette approche, Paule-Andrée Cassidy plonge davantage dans la musique. «Maintenant, je prends plaisir à chanter, pas juste à rendre un personnage, chose que je n'assumais pas avant.»

La prochaine étape, pour l'interprète, sera sans doute de chanter des textes originaux, composés par elle ou pour elle. Elle en a déjà quelques-uns à son répertoire, mais chaque chose doit venir en son temps, avertit-elle. «Je ne veux rien brusquer et, de toute façon, je ne pourrais pas délaisser l'interprétation, simplement parce que j'aime ça.»

Elle s'est tout de même prévalu des services d'une amie, Marie-Christine Lé-Huu, qui lui a écrit des textes sur mesure. «Marie-Christine vient aussi

du théâtre; elle m'a souvent vue en spectacle, elle sait donc ce que je veux. En plus, elle a le sens du développement, le souci de la clarté et, de par son expérience au théâtre, on sent que les personnages ne se perdent pas.» Reste qu'il s'agit là d'une autre approche, et Paule-Andrée Cassidy, si elle glisse déjà quelques chansons originales en

spectacle, ne sent pas l'urgence de pousser dans cette voie. «Elles sont très bien reçues, mais je découvre le simple plaisir de chanter et je ne suis pas prête à balayer l'interprétation d'un seul coup. En plus, il y a tellement de belles chansons qui existent et qui ne sont plus chantées», s'anime-t-elle. Ça n'arrête pas, quoi...

«Ça n'arrête pas!» Le commentaire fuse, à quelques reprises, de la bouche de Paule-Andrée Cassidy quand elle s'enthousiasme pour les jeux de mots de Bobby Lapointe. C'est que la chanteuse a le béguin pour cet auteur à nul autre pareil depuis qu'elle a ajouté la chanson *Ta Katie t'a quitté* à son répertoire. Bobby Lapointe, chansonnier français mort en 1972, était sans conteste le roi du calembour et de l'allitération, pour le meilleur et pour le pire; Paule-Andrée Cassidy, totalement séduite, prend désormais un malin plaisir à clamer sur scène que «*Marcel m'harçèle*» ou que «*Ta Katie t'a quitté, ta tactique était toc...*», portée par l'esprit ludique de ces refrains loufoques. «Ça n'arrête pas...», s'émerveille-t-elle encore.

Ça n'arrête tellement pas que la chanteuse consacre un spectacle complet à Bobby Lapointe et ses amis, les Anne Sylvestre, Prévert, Vian et Perret qui viennent tempérer les ardeurs langagières du chansonnier. Mieux encore, elle prépare un album pour le printemps, qui sera consacré aux chansons de... Bobby Lapointe. «C'est dans l'air du temps», justifie la chanteuse, qui rappelle que, de son vivant, Lapointe fut estimé mais peu connu. *La réponse du public est là et j'ai l'impression que l'accueil de l'album pourrait être intéressant.* N'allez pas y voir un bas calcul mercantile; Paule-Andrée Cassidy a toujours privilégié une approche de la chanson française hautement personnelle, faite de coups de cœur et d'affinités.

Découvrir

Son premier album, *La Voix actée*, était à cette image: de la chanson française, certes, mais qui se décline sans les poncifs, les évidences et autres «immortelles» qui sont souvent le lot des interprètes. On y retrouve des noms connus, mais pas nécessairement des airs connus: Boris Vian avec *La Java martienne*; Clémence Desrochers avec *La ville depuis*; Anne Sylvestre avec *Antoinette a peur du loup*. «J'aime l'aspect découverte de la chanson, d'indiquer la chanteuse. C'est agréable de se faire surprendre par des chansons moins familières. De toute façon, les plus connues sont souvent écoutées parce qu'elles rappellent des souvenirs, qu'elles représentent quelque chose



Paule-Andrée Cassidy avec sa fille... et en spectacle



CLAUDE HUOT

SPÉCIAL

Télé Cinéma Multimédia

Québec Lieu d'images

Publié le 27 février 1999

LE DEVOIR

LE THÉÂTRE FRANÇAIS DE TORONTO présente en collaboration avec LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Colombe Demers
Olivier L'Ecuyer
Guy Mignault dans

SOIRÉE TCHEKHOV

mise en scène: Jean-Stéphane Roy
scénographie et éclairage: Glenn Davidson
costumes: Joanne Massingham

QUATRE COMÉDIES EN UN ACTE
L'Ours
Une demande en mariage
Tragédien malgré lui
Les Méfaits du tabac

Du 10 au 27 février
(du mardi au samedi, 20h30)

«Cent minutes de rire franc.»
PIERRE KARCH L'EXPRESS

SALE FRED BARRY Billetterie 514 253-8974

ADMISSION BILLETS 514 790-1245 1 800 361-4595

4353, Rue Sainte Catherine Est, Montréal (Québec) H1V 1Y2
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie-IX, autobus 139

Gouvernement du Québec Bureau du Québec à Toronto

Canada

L'Homme qui a vu l'Homme de Geneviève Billette

les finissants et finissantes de l'École nationale de théâtre en spectacle du vendredi 12 au samedi 20 février 1999 à 20 h 30
matinées le samedi 13 et le dimanche 14 février à 15 h 00
Théâtre du Maurier mise en scène de René-Daniel Dubois

SAISON PRÉSENTÉE PAR SCHLITZ CMHC

entrée 5 \$

MONUMENT-NATIONAL 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES

BILLETTERIE: 871-2224

OSM

Portez le jeans et découvrez le côté jazz & blues de l'OSM!

Blues Jazz Jeans

Avec Corky Siegel, le maître de l'harmonica, le groupe montréalais Le Stephen Barry Band, les 100 musiciens de l'OSM sous la direction de Charles Dutoit.

Jeudi 25 février 1999, 20 h
Prix à partir de 15 \$

Le Stephen Barry Band

Charles Dutoit

Corky Siegel

Ad programme, *Street music (A Blues Concerto)* de Russo, des extraits de *West Side Story* de Bernstein et de *Porgy and Bess* de Gershwin... et du blues!!!

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts BILLETS: OSM : 842-9951 Admission : 790-1245 Place des Arts : 842-2112

CITE CJAD La Presse

LES ARTS

DISQUES



MARTIN BUREAU

D'abord musicienne, Mara Tremblay chante aujourd'hui, de sa voix de souris, des textes tendres.

Unique, indescriptible Mara Tremblay

Bibitte des Maringouins, chambruse des Colocs, Jane West des Frères à ch'val, la musicienne Mara Tremblay trimbalait un plein étui à violon de chansons tendres comme elle, entre le western québécois et le rock alternatif, comme elle, parfois même étranges et insaisissables, comme elle. Un disque dont on s'éprend. Comme elle.

SYLVAIN CORMIER

Dans le lecteur de l'auto, il y a *Le Chihuahua*. C'est le titre du tout premier album de Mara Tremblay. Une p'tite bête fragile, le chihuahua. Si on pile dessus, ça fait crac. Ne faites pas automatiquement le rapprochement. Mara peut sembler frêle, comme ça, à première vue, bâtie sur un gabarit de souris, comme on dit, mais elle est solide. Dame, elle a survécu à trois groupes! Trois bandes de gars pas reposants. D'abord musicienne, on l'a vue et entendue au violon et à la mandoline avec les Maringouins, puis les Colocs, puis les Frères à ch'val, dont elle était la seule frangine. La voilà en solo chez Audiogram, menée à par Patrice Duchesne, qui s'occupait des Maringouins chez Gamma, puis des Frères à ch'val chez DisQuébec. Belle fidélité.

Dans l'auto, l'album joue et rejoue depuis une semaine. Je ne sais pas

trop comment vous expliquer ce qu'est du Mara Tremblay, mais je sais que j'adore ça. Tous ceux qui transitent par le siège du passager aussi. Même à la radio de Radio-Canada, on s'en est entiché. La voix de souris, la tendresse des textes, les drôles de musiques qui tournent autour. De l'unique. De l'indescriptible. Pour résumer, on pourrait dire que c'est du naïf alternatif.

Où alors du western postmoderne. Ou bien du kétaïne sublimé. Voir de roots marginal. Voyez c'que j'veux dire? Non? Moi non plus. Jetez aussi dans la marmite du psychédélique, du punk, du rockabilly, des sonorités arabes, du folklore. On a un méli-mélo plein de goût. Moi, j'entends là-dedans autant la Mouffe de *Miss Pepsi* que les derniers disques de Beck. Mais aussi la Bolduc. Et la famille Daraïche. Et les McGarrigle. Et ainsi de suite.

Ce qu'on peut dire avec certitude,

c'est qu'on assiste à l'émergence de quelqu'un d'extrêmement attachant. Quelqu'un de vrai jusqu'au trognon. Quelqu'un dont on croit chaque mot. Elle n'a qu'à chanter d'un ton plaintif «*Quand tu penses à moi / j'te fais pas assez chaud*» dans *Le Bateau* pour qu'on soit tout chavirés. Elle débite la (véritable) recette du spaghetti paternel dans l'explicite *Le Spaghetti à papa* et c'est pavlovien: on a faim. Elle parle à son petit garçon dans *Monsieur Balloune* et on est parents émus. Elle chante *Emmène-moi au lac* et, vroom, on veut aller avec sa douce aimée au lac. Lac Saint-Jean, évidemment, là où l'album a été enregistré, dans le studio-chalet de Fred Fortin, lequel a réalisé *Le Chihuahua* (avec le batteur François Lalonde), joue de la basse un peu partout et chante l'éthylrique *Ah! Quelle tristesse* en duo avec Mara.

Je mentionne Fred parce que l'effet produit par son chouette premier album *Joseph Frédéric Antoine Fortin Perron* était du même ordre: une fénière grande ouverte pour faire entrer l'air dans la maison parfois très close de la chanson. Authenticité, originalité et enracinement à la même adresse: c'est très rare. Ce premier disque de Mara Tremblay est à chérir.

LE CHIHUAHUA
Mara Tremblay
Audiogram (Sélect)

VITRINE DU DISQUE

UN JOUR D'ÉTÉ
ET QUELQUES NUITS...

Juliette Gréco
Disques Meys (Oliv)

Ils sont tous morts, enterrés, en poussière. Vian, Sartre, Brel, Ferré, Queneau, Miles Davis, Prévert, Gainsbourg, Saint-Germain-des-Prés est une carte postale. Reste elle. Gréco, Juliette. Jujube. La dépositaire de tous leurs désirs. Ça conserve, le désir. Ceux qui l'ont vue aux dernières FrancoFolies de Montréal le savent: Juliette Gréco, septuagenaire ou pas, est encore une jeune fille, presque arrogante de jeunesse éternelle. Tel qu'annoncé lors de cette (ultime?) visite, la muse des zazous de toutes époques proposait en France cet automne son premier nouvel album depuis on ne sait plus quand. L'objet n'arrive que maintenant chez nous, mais intact, livre-disque d'exquise facture, avec cliché surréaliste en couverture: la Gréco en robe noire sur une plage (Saint-Trop?), accoudée à un couteau géant planté dans le sable. C'est Cocteau qui serait content.

Dedans, les textes. Sur le disque, douze chansons. Autant dire une seule, qui s'intitulerait: la chanson de Juliette. Et encore, il ne s'agit pas tant de chansons que de récitatifs, pages d'un journal personnel écrit pour elle par Jean-Claude Carrière et mis en musique d'ambiance par l'indispensable Gérard Jouannest. Le ton est invariablement séducteur, sur le mode légèrement coquin privilégié depuis toujours par la chanteuse: «*Devin' ce que je te propose / En venant près de toi m'asseoir / Tu as des idées roses / Et j'ai des bas noirs*» (*Erotique 1*). Le timbre du temps de *Je suis comme je suis* est toujours aussi grave, presque masculin, sorte d'équivalent français de Marlene Dietrich: pas de chevrottements de fin de carrière à la Reggiani pour Juliette. Il n'y a que la musique qui vieillit mal, réduite à un enrobage générique, sans la moindre mélodie notable: force est de constater qu'aujourd'hui, ses hommes, eux, ne rajeunissent pas. Décidément, elle les enterrera tous.

S. C.

FARMERS IN A CHANGING WORLD

The Tractors
Arista (BMG)

Les Tractors sont des musiciens de studio qui en avaient ras le pompon de pointer à l'usine de Nashville et qui



se sont donné un groupe pour jouer entre les sessions la musique qu'ils aiment du country au sens large, bien trempé de boogie sudiste, de shuffles texans, de rhythm'n'blues à la Chuck Berry, ponctuée de nécessaires pèlerinages au pays du rockabilly manière Elvis première époque. Un plaisir communicatif: leur premier album a trouvé deux millions de répondants dans l'Amérique profonde. Phénomène chiffré pour un club de quarante-neuf et cinquante-neuf vaguement monoclés, du genre qu'on ne remarquait pas derrière les Vince Gill, Alan Jackson et autres *hunks* de la musique country des années 90. Faut croire qu'on peut aussi s'identifier à des types dont la calotte dégrainée et le gras du bide n'empêchent pas le grattage à la bonne place des guitares et le sens du rythme bien appuyé.

Ce troisième disque (si l'on compte le saisonnier *Have Yourself A Tractors Christmas* ne se veut pas autre chose que les précédents, c'est-à-dire une autre heure de bon temps passée en studio avec les compères. «*Same great sound*», annonce le livret: pas de virage techno à redouter ici. *Foot Stomp Stompin'*, composée en collaboration avec le légendaire pianiste Leon Russell, jette entre les orteils le quota de fourmis souhaité. *Poor Boy Shuffle*, avec Bonnie Raitt à la slide, n'est rien d'autre que ce que le titre indique: un shuffle simple et efficace. *The Elvis Thing*, on le devine pareillement, est l'obligatoire salut au roi des rois, revigorant rockabilly livré en compagnie des vrais musiciens d'Elvis, les incomparables guitaristes Scotty Moore et James Burton, ainsi que le batteur D. J. Fontana, qui ne font pas que de la figuration. «*There ain't nothin' been the same since / The Elvis Thing been around*» Vous l'avez dit, les gars. Il y a seulement les tractors qui roulent comme avant.

S. C.

PLAYING BY HEART
MUSIC FROM THE MOTION PICTURE

Artistes divers
Capitol/EMI

Qui se rappelle la radio telle que la pratiquait CJMS à la fin des années 60? On ne la jouera pas trop nostalgique, mais affirmons ceci: on y entendait de tout. Le psychédélique cotoyait la pop la plus sucrée, vieux succès et nouveautés se succédaient sans problème. Imaginez Johnny Farago, Brel et Steppenwolf à la même enseigne. Aujourd'hui, pour avoir les

coudées aussi franches, il faut se procurer des bandes sonores de films, seul domaine où l'on se permet encore de papillonner d'un genre à l'autre. Ce lot de chansons tirées de la comédie romantique (opportunité *Playing By Heart* est un bel exemple d'éclectisme: il y a là-dessus quelques groupes et artistes à la mode (Gomez, Fluke, Moby, Morcheeba, notre propre Bran Van 3000), du jazz (le Charlie Haden Quartet avec feu Chet Baker), du blues-pop sudiste (Bonnie Raitt) et quelques pièces instrumentales signées John Barry, le génie britannique à qui l'on doit le thème générique des James Bond, la bande sonore de *Macadam Cowboy* et l'intro d'*Amicalement vôtre*. Il y a même une chanson de l'égérie alternative Polly Jean Harvey (l'intense *Angelene*) pour le zeste d'étrangeté. Je vous le dis, ça nettoie l'oreille, une telle variété. Quand j'écoute le disque dans l'auto, je me surprends parfois à rêver que c'est la radio qui joue. Il ne manque que Robert Arcand pour les présenter.

S. C.

VALENCE

The Neville Brothers
Columbia/Sony

La famille royale de La Nouvelle-Orléans remet ça. Les frères ne sont toutefois pas du genre à se contenter de parader sur un gros char allégorique au Mardi Gras: leur musique demeure pertinente, à la fois sophistiquée et authentique, rare équilibre au pays de la musique afro-américaine, profondément divisée entre hip hop pur et dur et divas de luxe. Les Neville, c'est Aaron et sa voix céleste au service de ballades soyeuses (*Little Piece of Heaven*) et de lectures inspirées (*If I Had A Hammer*, l'hymne folk de Pete Seeger), mais aussi du funk de bonne teneur (*Real Funk*) et du bon jus louisianais (*Valence Street*). De fait, les gars de la rue Valence ne cèdent pas un pouce à personne: *Mona Lisa*, le duo avec Wyclef Jean, meneur des Fugees, n'est pas une association fortuite, mais une marque de respect. En un mot, on appelle ça du soul.

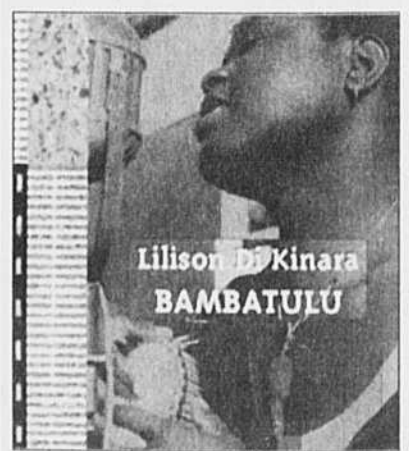
S. C.

BAMBATULU

Lilison Di Kinara
(Musicomptoir/Dep)

C'est le genre de chose qu'on n'attend pas: Michel Pagliaro, communément appelé «Pag», qui produit un disque de musique africaine? Et pourquoi pas, tiens, puisque *Bambatulu*, premier disque du groupe Lilison Di Kinara, aura amplement mérité le coup de pouce. Lilison Di Kinara, c'est d'abord Lilison Cordeiro, chanteur, guitariste et percussionniste originaire de Guinée-Bissau. Sa voix douce, apaisante, de celles qui trahissent un parcours long et ardu, s'impose comme l'âme de cette musique sans frontière. S'ajoutent ensuite trois musiciens d'ici: Bruno Rouyère, Sylvain Deslandes et Daniel Bellegarde. Ils l'accompagnent avec élégance, avec des accents plus familiers où dominent les guitares agiles. Vague parenté avec *Talking Timbuktu*, l'album enregistré conjointement par le Malien Ali Farka Touré et Ry Cooder, mais à la sauce québécoise. On se permet même des détours vers le blues, harmonica à l'appui, sur la pièce *Cilbissadus*. Mais ce qu'on retient surtout de ce superbe album, ce sont ses airs dépouillés, sa sobriété d'exécution, qui laissent toute la place aux chansons, portées en toute simplicité par la voix troublante de Lilison, les guitares délicates et les percussions discrètes.

Vincent Desautels



Société Pro Musica
50^e SAISON
Série «Émeraude»
LE TRIO DI MILANO
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Lundi, 15 février 1999, 20h
Variations sur
«*Ich bin der Schneider Kakadu*»,
op. 121a, de Beethoven
Trio, de Français
Trio n° 1, op. 63, de Schumann

Billets : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (étudiants),
Taxes incluses, redevances en sus, en
vente à la billetterie : (514) 842-2112
Collaboration de l'Institut italien de la Culture

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
LE PHILHARMONIA QUARTETT BERLIN
Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest

Vendredi, 19 février 1999, 20h
«*Grosse Fugue*» en si bémol
majeur, op. 133, de Beethoven
Quatuor en mi bémol majeur,
op. 12, de Mendelssohn
Quatuor, op. 51, n° 1,
de Brahms

Billets : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (étudiants),
Taxes incluses, redevances en sus en
vente à la billetterie : (514) 844-2172
Collaboration avec la Fédération des Caisses
Desjardins de Montréal et de L'Ouest-du-Québec

Série «Topaze»
En coproduction avec la Chapelle historique du Bon Pasteur et
la Chaîne culturelle de Radio-Canada
BERNARD LEVASSEUR, BARYTON
LOUISE-ANDRÉE BARIL, PIANO
FRANCE ROLLAND, NARRATRICE
Chapelle historique du Bon Pasteur
Lundi, 22 février 1999, 20h
Quinze Romances (Magelone Lieder)
écrites sur les poèmes de Ludwig Tieck
op. 33, de Johannes Brahms

Billets : 20 \$, 10 \$ (étudiants) taxes incluses,
en vente chez Pro Musica : (514) 845-0532
ou à la Chapelle du Bon Pasteur le soir du concert

love, death et autres détails

MONTREAL DANSE
présente
Première partie: LETTRE D'AMOUR À TARANTINO
Chorégraphie: Paula de Vasconcelos
Deuxième partie: ENTER: LAST
Chorégraphie: José Neves
à l'USINE

Du 2 au 6 mars et du 9 au 13 mars 1999 à 20h
1345, avenue Lalonde, Montréal
(entre la rue Panet et de la Visitation, une rue au sud d'Ontario, Metro Beauty) Billetterie:
(514) 521.4493 • Réseau admission: (514) 790.1245
loveanddeath.com

dans la série PASSION JEUNESSE du Centre Pierre-Péladeau,

NATALIE CHOQUETTE
une diva diablement
drôôôô!

«[...] une force de la nature, un trésor national et un miracle ambulante. Natalie Choquette est une soprano à la voix d'or doublée d'une contortionniste, d'une femme de théâtre et d'un clown.»

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

le dimanche 21 février, 13h30 et 16h
BILLETTS : 987-6919 ADMISSION : 790-1245

LES ARTS

À l'ombre d'une effeuilleuse

Depuis une semaine, on l'a vue sous toutes les coutures et sans coutures du tout, un oiseau sur l'épaule ou le pied dans la baignoire, blonde et longiligne, altière et pulpeuse, superbe au demeurant. De la classe, la dame. Et admettez avec moi qu'il y a certes plus de mérite à en avoir nue qu'habillée. L'effeuilleuse Lili St-Cyr n'en finit plus de ressusciter après sa mort. Hommages par-ci, reportage de Radio-Canada par-là. Coucou, la revola en sa jeunesse éternelle, recluse depuis tant d'années qu'elle n'avait 81 ans que pour son miroir désolé, mais de longues jambes de gazelle et un visage d'icône pour la postérité.



Odile Tremblay

Conspuée jadis en chaire, désormais canonisée. Le temps, ça apporte parfois de drôles de revirements de statut. Nouvelle héroïne nationale, l'Américaine Lili St-Cyr? Et pourquoi pas? Geisha blonde égarée dans la rue Sainte-Catherine des années 40 et 50, une chance qu'elle fut là pour célébrer en ces temps d'eau bénite l'érotisme comme un des beaux arts. Les adolescents boutonneux d'hier qui lui doivent leurs premiers émois pimentés par la crainte de l'enfer lui tirent aujourd'hui une salve d'honneur. Et tous de s'incliner devant celle qui mit du Kama Sutra dans la Grande Noireceur et de la mine dans le crayon québécois. Pas ingrats, les Montréaliens, et de la mémoire, avec ça. Peut-être même le sens des valeurs, un coup parti. Peuple debout, versant une larme sur sa vestale.

née avec ça, la belle. C'est dit: elle méritait d'entrer dans la légende collective.

Sa vie paraît d'autant plus fascinante qu'à travers ses anciens déboires juridiques au début des années 50 (car on la traînait en cour, l'effeuilleuse), tout un portrait du Québec se profile en creux, écartelé entre la Ligue du Sacré-Cœur et les tentations de la Main. Son existence ressemble à un instantané d'une époque pas lointaine mais presque exotique de pudibonderie à l'ombre de la croix du mont Royal.

Au milieu: Lili émergeant de sa baignoire avec sa dégaine d'impératrice. Tout autour: une société mal dans sa peau qui rougit d'une joue, pâlit de l'autre et se tortille sur un pied. L'art du strip-tease est un drôle de miroir tendu à une société. Parfois il se brouille, mais il ne cesse jamais d'apparaître révélateur. Et je me souviens d'avoir lu une histoire des dessous féminins à travers les âges qui en disait bien plus long sur les obsessions, les tabous, les fantasmes occidentaux attachés à un siècle ou à l'autre que tous les traités de sociologie du monde.

A ce compte-là, un certain procès Clinton laissera sans doute quelques fâcheuses impressions sur l'Amérique aux

historiens de l'avenir. Mais qui a dit que les miroirs étaient toujours flatteurs?

Jamais vulgaire, la Lili. La strip-teaseuse en robe Dior effeuillée. Entre les danses à dix et le nouveau puritanisme, certains raffinements et arts de vivre semblent s'être perdus en cours de route après sa sortie de piste. Pour mieux revenir, peut-être.

«En ces temps de "political correctness", le libertinage redevient une manière de survie», constate le dernier Magazine littéraire consacré aux libertins du XVII^e siècle. Alors que la littérature érotique semblait vouloir disparaître, noyée par le droit de tout montrer, la voici qui renaît de ses cendres en réponse à la morale pudibonde venue repointer son long nez. Et Le Magazine littéraire de faire rimer séduction, subversion et insoumission, aujourd'hui comme hier. Casanova, Ninon de Lençlos et Lili St-Cyr: même combat jamais gagné contre les censeurs de tous poils. Que la pensée philosophique revienne au renfort de l'hédonisme.

A chaque époque son érotomanie donc, révolutionnaire en ses années de libération, parfois toute sage, comprimée et docile quand on la force à marcher droit, mais d'autant plus mystérieuse et séduisante lorsqu'un carcan la comprime.

Je vous parle de ça parce que je me suis offert en ces matières un petit survol du siècle à travers un écran d'images tout ce qu'il y a de plus coquines, qui font d'ailleurs la joie de mes collègues.

La maison allemande Taschen a réuni en coffret doré (on dirait une boîte de parfum), en trois langues et en versions condensées dix mini-volumes (A Passion For) destinés au voyeur qui sommeille en chacun. Je dis voyeur et non voyeuse (le mot existe-t-il?) car seules des dames s'y

étaient en petite tenue. Pas de messieurs au menu érotique, mais une clientèle masculine invitée à consommer de la cuisse fraîche en croustillants ouvrages de cabinets.

Place à la classique collection des cartes postales friponnes du début du siècle, photos plus ou moins lascives en leurs jeux féminins de groupes et de croupes qui font sourire par leur bonne humeur sans malice.

Du début du siècle aux années 60, ce qui frappe avant tout, c'est le côté soft et humoristique du tableau érotique. Même les revues sadomaso des années 40 et 50 — dont on aperçoit ici quelques perles iconographiques sur fond de chaînes et de résilles — paraissent désespérément inoffensives. Trop honnêtes pour être sulfureuses.

Plus chastes encore: ces pin-ups dessinées, beautés de calendrier aux mines aguichantes, coquines et enfantines avec leurs bottes de cow-boys et leurs aiguilles à tricoter. L'Amérique prospère rêvait de belles idéales en forme de ménagères à jarretelles. Rien à faire pour les prendre au sérieux. On rigole à leur vue et c'est très bien ainsi. A l'instar d'une Lili St-Cyr de chair et d'os, ces dames étaient destinées au fantasme enjoué bien davantage qu'à la consommation sordide. Parce qu'à faillir l'imagerie érotique au long des ans, on finit par cesser de rire. L'album de photos devient moins ludique à partir des années 70, presque génital, un peu triste à l'ombre d'Hustler qui se profile derrière.

A croire que l'érotisme a désappris à faire rire et rêver. Trop cru, trop nu aujourd'hui. Alors, quand meurt une grande dame du passé qui avait mis de la poésie et de l'élégance à s'effeuiller comme une marguerite, on se dit que tout un art de l'érotisme demeure en attente d'être réinventé.

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

Poulenc sous toutes ses coutures

La tragédie lyrique *La Voix humaine*, de Francis Poulenc — dont le texte est de Jean Cocteau —, a le plus contribué à faire connaître ici ce musicien français, en raison du vaste auditoire qu'elle a rejoint. Par deux fois la télévision de Radio-Canada en a fait son menu principal du dimanche: le 3 décembre 1959, à *L'Heure du concert*, dix mois à peine après la création à Paris de cet opéra parlé-chanté, quand la soprano Pierrette Alarie tenait seule la scène dans une réalisation de Pierre Mercure, et le 7 décembre 1980, aux *Beaux Dimanches*. Pierre Héty dirigeait alors l'orchestre, Colette Boky campant la femme dans un rôle créé par Denise Duval à l'Opéra comique.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

De Francis Poulenc, né il y a un siècle à Paris, on a intérêt à connaître toutes les facettes pour prendre sa vraie mesure, incluant sa phase «mauvais garçon», son penchant pour l'esprit frondeur que nourrissait Diaghilev et ses Ballets russes. Par suite de la présentation du ballet *Parade* dont les décors étaient de Picasso et la musique de Satie, il donna son aval, avec ses amis qui formeront le Groupe des six — Milhaud, Honegger, Auric, Durey et Germaine Tailleferre — au manifeste de Cocteau *Le Coq et l'Arlequin*. Ce pamphlet de 1918 était prêt à vouer à la géhenne la culture allemande, hormis Bach, le romantisme... voire Debussy que Poulenc avait appris tout de même à valoriser! Cocteau eut le bon goût de ne pas réimprimer *Le Coq...*, dans une édition ultérieure de son *Théâtre de poche*.

Poulenc, pour sa part, s'est tenu à l'écart des recherches du type «musique mécanique». Ayant débuté en autodidacte, avant les leçons de composition de Charles Koechlin et les cours de piano de Ricardo Viñes — «Je lui dois tout», disait-il —, il paraît se mouvoir dans un univers sage et agité en alternance, effleurant les systèmes (les Nouveaux Jeunes, par exemple) et s'en éloignant tout en y conservant des amitiés. Poulenc avait ses préférences marquées en poésie (Eluard et Apollinaire surtout) et dans les autres arts. Il voulut fréquemment jouer de l'ironie, allant jusqu'à affirmer qu'il tenait autant aux *Mamelles de Tirésias*, son opéra-bouffe, qu'à son *Stabat Mater*.

Les *Mamelles de Tirésias* prône par exemple la revanche des berceuses dans la France d'après-guerre, en plus de provoquer les rires par des quiproquos sur les changements de sexe.

Sporadiquement, Francis Poulenc a tenu à signer des œuvres en hommage à des contemporains: Albert Roussel et Manuel de Falla, dont il était loin de partager l'ascétisme mais avec lequel il se lia d'amitié. Il a également composé des *Variations sur le nom de Marguerite Long* (1954). Il s'est aussi révélé conteur talentueux dans *Histoire de Babar le petit éléphant*, pour récitant et piano.

L'homme des mélodies
Celui qui commença sa période

créatrice par une *Rapsodie nègre* (1917), délibérément provocatrice, était un pianiste hors de l'ordinaire. Longtemps l'accompagna au piano, en tournée — le circuit comprenait Montréal —, le ténor Pierre Bernac, considéré comme le chanteur-diseur par excellence pour les nombreuses mélodies que Poulenc nous a laissées. Poulenc soignait tellement ces mélodies (plus de trente s'inspirent d'Apollinaire) qu'il en fit la substance d'un *Journal*, édité en 1993, trente ans après sa mort. Le baryton Gérard Souzay a souvent interprété avec intelligence et sensualité ce répertoire qui ne dédaigne pas les *Chansons gaillardes*, datant de 1925-26.

Pascal Rogé a enregistré l'intégrale des œuvres pour piano de Poulenc. L'on chuchote que certains pianistes n'osent pas aborder, les trouvant d'une technique trop difficile, les dix *Promenades* — d'une durée de 15 minutes — créées à Londres en 1923 par Artur Schnabel, à qui Poulenc les avait dédiées. Il existe au catalogue plusieurs compilations des mélodies et on a même repiqué sur quatre CD l'ensemble des mélodies où Poulenc tenait le rôle d'accompagnateur de Denise Duval.

Inspiré par les poètes

Pour plusieurs, le Poulenc qui a retrouvé la foi au milieu des années 30 éclipse le Poulenc profane. On privilégie alors des œuvres inspirées par des thèmes religieux, tel *Dialogues des Carmélites*, opéra fondé sur une œuvre de Georges Bernanos, réflexion sur la peur avec, pour

toile de fond, la Révolution française — cet opéra vient d'être repris en janvier à l'Opéra du Rhin, à Strasbourg, dans une mise en scène de Marthe Keller, et sera diffusé sur la chaîne européenne Arte le 24 février, autre jalon marquant les événements entourant le centenaire Poulenc.

On a dans *Dialogues...* un pendant au courant qui avait amené plus tôt Honegger à solliciter Claudel pour le livret de sa *Jeanne d'Arc au bûcher*. Poulenc a aussi signé un *Stabat Mater*, des *Litanies à la Vierge noire de Rocamadour*, un *Gloria*, etc.

Chez Francis Poulenc, il y a comme constante un attachement profond aux poètes et aux écrivains où il puise son inspiration: Ronsard, Apollinaire (*Chansons villageoises* et *Le Bestiaire*), Max Jacob, Paul Eluard (cantate *Figure humaine*) en passant par Louise de Vilmorin et nombre d'autres. Il a fait précéder l'un de ses *Nocturnes*, *Bal fantôme*, d'une citation de Julien Green: «Pas une note des valse ou des scottisches ne se perdait dans toute la maison, si bien que le malade eut sa part de la fête et put rêver sur son grabat aux bonnes années de sa jeunesse.»

Comme Satie qu'il a longtemps fréquenté, Poulenc a parfois recours à des procédés excentriques qui font mouche. Certaines pièces pour piano ont des accents felliniens. Derrière l'aisance et la fluidité du style, il existe un Poulenc novateur sur lequel ne se sont pas trompés les critiques qui acclamèrent le ballet *Les Biches*, ses concertos pour piano ou clavecin et orchestre et un imposant corpus utilisant toutes les subtilités de la voix humaine, avec ou sans accompagnement.

On notera qu'une causerie se tiendra le lundi 15 février (20h) au Faculty Club de McGill, 3450, McTavish, sur le thème «Poulenc et ses mélodies», par Yolande Deslauriers-Husaruk. Renseignements: 272-3906.

De même, sous le titre «L'entretien des muses», l'écrivain Marcel Schneider signe dans *Le Monde de la musique* de janvier 1999 une évocation de Poulenc qui «a réussi tout ce qu'il a entrepris, de la mélodie à l'opéra, du concerto aux pièces pour piano seul».



Francis Poulenc

SOURCE DISQUES NAXOS

Quatuor le mardi 16 février, 20h

Claudiel.

programme:

- Quatuor "Les Harpes", op. 74 - Beethoven
- Quatuor "Autour de Camille" - MacDonald
- Quatuor no. 3, en la mineur, op. 41 - Schumann

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

BILLETTS: 987-6919
ADMISSION: 790-1245

«... synchronisation infaillible du jeu d'ensemble; perfection absolue de l'intonation collective; richesse et profondeur de la sonorité... et par-dessus tout, concentration totale des quatre coéquipières, entièrement engagées dans l'acte musical.» - La Presse

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca

CHOPIN: LE PIANO ROMANTIQUE en collaboration avec le Centre Pierre-Péladeau et l'UQAM les 13 et 14 février:

Samedi
RAYON MUSIQUE en direct du hall du Centre Pierre-Péladeau de 10 h à midi.
Anim. Johanne Laurendeau
Réal. Michèle Vaudry

Le Trio d'Andrzej Jagodzinski à 18 h 30
Récital de Janina Fialkowska à 20 h

Dimanche
À 11 h Brunch musical - récitals de Valentin Bogolubov, d'Henri Brassard et de Pierre Jasmin
Des lettres tirées de la correspondance de Chopin seront lues par

les comédiens Suzanne Champagne et Jacques Lavallée.
Récital de Katia Skanavi à 16 h
Récital de Dang Thai Son à 20 h
Anim. Françoise Davoine
Réal.-coord. Christiane LeBlanc

FICIONS propose *Elle vaut combien la vie?* de Denis Blouin.
Cette fiction a remporté le deuxième prix des Grands Prix Société Radio-Canada 1998.
Réal. Line Meloche
Dimanche à 19 h 30

RADIOFICTIONS EN DIRECT du Théâtre des Deux-Rives, à Saint-Jean-sur-Richelieu, présente *La femme de sel*, de Yolande Villemaire. Avec Pierre Curzi, Isabelle Cyr, Gabriel Gascon, Sylvain Massé et Denis Richard.
Composition et direction musicale: Pierre-Daniel Rheault.
Musiciennes: Myriam Pelletier et Elizabeth Da Costa.
Chanteuse: Chantal Scott.
Malgré sa foi profonde, une jeune mormone tente de rompre les liens qui la rattachent à sa communauté et à sa famille.
Réservations: (450) 358-3949.
Réal. Line Meloche
Coprod. Productions Pascale Graham et Chaîne culturelle avec la collaboration du ministère de la Culture et des Communications du Québec et de la SODEC.
Lundi à 20 h

MÊMES PROBLÈMES
UNE SOLUTION
LA SOLIDARITÉ

(514) 257-8711
1-888-234-8533
www.devp.org

DÉVELOPPEMENT ET PAIX